

L'OLIVE AVGMEN-
TEE DEPUIS LA PREMI-
ere edition.

LA
MVSAGNOEOMACHIE
& autres oeuvres poëtiques.

Avec priuilege pour IIII ans.

A PARIS.

1550.



On les vend au Palais es boutiques de Gilles
Corrozet & Arnoul L'angelier,

8° B.-L. 8786 (Réserve)

L'Olive

Joachim du Bellay



Gilles Corrozet & Arnoul L'Angelier, Paris, 1550

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

L'OLIVE AVGMEN -
TEE DEPVIS LA PREMI-
ere edition.

LA
MVSA GNOEOMACHIE
& aultres oeuvres poëtiques.

Avec priuilege pour 1111 ans.

A PARIS.

1550.

*On les vend au Palais es boutiques de Gilles
Corrozet & Arnoul L'angelier.*

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Dédicaces](#)

[Av lectevr](#)

[Erratum](#)

[Ioannes Auratus in Oliuam](#)

[Salmonii Macrini Ivliodunenſis Ode in Oliuam Ioachimi Bellaii Andenſis](#)

[L'Oliue](#)

[La Mvsagnoecomachie](#)

[A Salmon Macrin](#)

[Description de la Corne d'Abondance prefentée à vne mommerie](#)

[Avx Dames Angeuines](#)

[Imitation de l'Ode latine de Ian Dorat](#)

[Contre les envievx poetes](#)

*A Monſieur le preuoft de
Paris, ou ſon lieutenant.*

Supplie humblement, Gilles Corozet & Arnoul L'angelier libraires de
ceſte ville, qu'il vous plaiſe leur donner permiſſiõ d'imprimer &
vendre vn petit traicté intitulé L'olivue, avec aultres opusculs
poetiques, & ordonner que deffences ſoient faictes a tous Imprimeurs &
Libraires d'imprimer & vendre ledict liure, ſans l'aueu deſdictz ſuplians, ſur
peine de cõfiſcation des liures autrement Imprimez, & d'amen de arbitraire.
Et ce iuſques a quatre ans finis & accomplis, a fin qu'ilz ſe puiſſent
rembourſer de leurs frais & miſes. Et vous ferez biẽ.

*Soit fait ainſi qu'il eſt requis faict le
tiers iour d'octobre, L'an mil cinq
cens cinquante.*

Signé P. S E G U I E R .

A T R E S I L L V S T R E .

*Princeſſe Madame Marguerite
Seur Vnique du Roy,
Luy preſentant ce liure.*

S O N N E T .

*P A R vn ſentier inconneu à mes yeux
Voſtre grandeur ſur ſes ailes me porte
Ou de Phebus la main ſcauanté & forte
Guide le frein du chariot des cieulx.
La eleué au cercle radieux
Par vn Demon heureux, qui me conforte,
Celle fureur tant doulce i'en rapporte,
Dont voſtre nom i'egallé aux plus haults dieux.
O Vierge donc, ſous qui la Viergeſte Aſtrée*

*A faict encor' en nostre sieclé entrée !
Prenez en gré ces poétiques fleurs.
Ce font mes vers, que les chastes Carites
Ont emaillez de plus de cent couleurs
Pour aler voir la fleur des M A R G V E R I T E S .*

COELO MVSA BEAT.

A V L E C T E V R .

C O M B I E N que i'aye pafsé l'aage de mō enfance & la meilleure part de mon adolescence affez inutilement lecteur, fi est-ce qui par ie ne fçay quelle naturelle inclination i'ay tousiours aimé les bonnes lettres : fingulierement nostre poësie françoise, pour m'estre plus familiere, qui viuoy' entre ignorans des langues estrangeres. Depuis la raison m'a confirmé en cete opinion : considerant que si ie vouloy' gaingner quelque nom entre les Grecz, & Latins, il y faudroit employer le reste de ma vie, & (peult estre) en vain : etant ia coulé de mon aage le temps le plus apte à l'estude : & me trouuant chargé d'affaires domestiques, dont le soing est affez suffisant pour dégouter vn homme beaucoup plus studieux que moy. Au moyen de quoy, n'ayant ou passer le temps, & ne voulant du tout le perdre, ie me suis volontiers appliqué à nostre poësie : excité & de mon propre naturel, & par l'exemple de plusieurs gentiz espritz françois, mesmes de ma profession, qui ne dedaignent point manier & l'epée & la plume, contre la faulse persuation de ceux, qui pensent tel exercice de lettres deroger à l'estat de noblesse. Certainement lecteur, ie ne pouroy' & ne voudroy' nier, que si i'eusse escrit en grec, ou en latin, ce ne m'eust esté vn moyen plus expédié pour aquerir quelque degré entre les doctes hommes de ce royaume : mais il fault que ie confesse ce que dict Ciceron en l'oraison pour Murene. *Qui cùm cytharædi esse non possent*, & ce qui s'ensuit. Considerant encores nostre langue estre bien loing de sa perfection, qui me donnoit espoir de pouuoir auecques mediocre labeur y gaingner quelque ranc, si non entre les premiers, pour le moins entre les seconds, ie voulu bien y faire quelque essay de ce peu d'esprit, que la Nature m'a donné. Voulant donques enrichir nostre vulgaire d'une nouuelle, ou plus tost ancienne renouuelée poësie, ie m'adonnay à l'immitation des anciens Latins, & des poëtes Italiens, dont i'ay entendu ce, que m'en a peu apprendre la communication familiere de mes amis. Ce fut pourquoy à la persuation de Iaqes Peletier ie choisi le Sonnet, & l'Ode, deux poëmes de ce temps la (c'est depuis quatre ans) encores peu vſitez entre les nostres : étant le Sonnet d'Italien deuenu

François, comme ie croy, par Mellin de sainct Gelais : & l'Ode, quand à son vray, & naturel stile representée en nostre langue par Pierre de Ronfard. Ce que ie vien de dire, ie l'ay dict encores en quelque autre lieu, s'il m'en souuient : & te l'ay bien voulu ramenteuoir, lecteur, afin que tu ne penſes, que ie me vueille attribuer les inuentions d'autrui. Or afin que ie retourne à mon premier propos, voulant ſatisfaire à l'inſtante requelte de mes plus familiers amis, ie m'oſay bien auaturer de mettre en lumiere mes petites poëſies : apres toutesfois les auoir communiquées à ceux que ie penſoy' bien eſtre clervoyans en telles choſes : ſingulierement à Pierre de Ronfard, qui m'y donna plus grande hardieſſe, que tous les autres : pour la bonne opinion que i'ay touſiours eue de ſon vif eſprit, exacte ſçauoir, & ſolide iugement en nostre poëſie françoïſe. Je n'ay pas icy entrepris de reſpondre à ceux, qui me voudroient blaſmer d'auoir precipité l'edition des mes œuvres : & comme on dict auoir trop toſt mis la plume au vent. Car ſi mes ecriz ſont bons, ma ieueſſe ne leur doit oſter leur louange meritée. S'ilz ne ſont telz, elle doit pour le moins leur ſeruir d'excuse : d'autant que ſi i'ay faict en cet endroit quelque acte de ieuneſſe, ie n'ay faict ſi non ce que ie deuoy'. Pour le moins ce m'eſt vne faulte commune avecques beaucoup d'autres meilleurs eſpriz que le mien. Je ne ſuis tel, que ie vueille blâmer le conſeil d'Horace, quand à l'edition des poëmes : mais auſſi ne ſuis-je de l'opinion de ceux, qui gardent religieuſement leurs ecriz, comme ſainctes reliques pour eſtre publize apres leur mort : ſçachant bien que tout ainſi que les mors ne mordent point, auſſi ne ſentent-ilz les morſures. Cete conſcientieuſe difficulté lecteur, n'eſtoit ce qui me retardoit le plus en la premier edition de mes ecriz. Je craignoy' vñ autre inconuenient, qui me ſembloit auoir beaucoup plus apparente raiſon de future reprehenſion. C'eſt, que telle nouueauté de poëſie pour le commencement ſeroit trouuée fort etrange, & rude. Au moyen de quoy, voulant preuenir cete mauuaiſe opinion, & quaſi comme applanir le chemin à ceux qui excitez par mon petit labour voudroient enrichir nostre vulgaire de figures, & locutions eſtrangeres ; ie mis en lumiere ma Deffence & Illuſtration de la langue Françoïſe ne penſant toutefois au cōmencement fair plus grand œuvre qu'une epiſtre, & petit aduertiffement au lecteur. Or ayie depuis experimété ce qu'au parauāt i'auoy aſſez preueu c'eſt, que d'un tel œuvre ie ne rapporteroy, iamais fauorable iugement de noz rethoriqueurs Frãçois : tant pour les raiſons aſſez nouuelles, & paradoxes introduictes par moy en nostre vulgaire, que pour

auoir (ce semble) hurté vn peu trop rudement à la porte de noz ineptes rimasseurs. Ce que i'ay faict, lecteur, non pour aultre raison, que pour eueiller le trop long fillence des cignes : & endormir l'importun croassement des corbeaux. Ne t'esbahis donques si ie ne respons à ceulx, qui m'ont appellé hardy repreneur : car mon intention ne feut onques d'auctorizer mes petiz oeuvres par la reprehension de telz gallans. Si i'ay particularizé quelques ecriz, sans toutefois toucher aux noms de leurs auteurs, la iuste douleur m'y à cōtrainct voyant nostre langue quand à sa nayfue propriété copieuse, & belle estre souillée de tāt de barbares poësies, qui par ie ne scay quel nostre malheur plaissent cōmunement plus aux oreilles françoises, que les ecriz d'antique, & solide erudition. Les gentilz espriz, mesmes ceulx, qui suyuent la court, seule escolle, ou voluntiers on apprend à bien, & propremēt parler, deuroient vouloir pour l'enrichissemēt de nostre langue, & pour l'honneur des espriz françois, que telz poëtes barbares ou feussent fouettez à la cuyfine, uiste punition de ceulx, qui abusent de la pacience des Princes, & grands Seigneurs par la lecture de leurs ineptes oeuvres : ou (si on les vouloit plus doucement traicter) qu'on leur donnaist argent pour se taire, suyuant l'exemple du grand Alexandre, qui vſa de semblable liberalité en l'endroict de Cherille poëte ignorant. Certes i'ay grand'honnet, quand ie voy' le peu d'estime que font les Italiens de nostre poësie en comparaison de la leur : & ne le treuve beaucoup estrange, quand ie confidere que voluntiers ceulx qui ecriuent en la langue Tos cane, font tous personnaiges de grand' erudition : voir iusques aux Cardinaux mesmes, & aultres seigneurs de renō, qui daignent bien prēdre la peine d'enrichir leur vulgaire par infinité de beaux ecriz : vſant en cela de la diligence, & discretion familiere à ceulx, qui legerement n'exposent leurs conceptions au publique iugement des hommes. Penſe donques ie te prie, lecteur, quel prix doiuet auoir en l'endroict de celle tant docte, & ingenieuse nation Italienne les ecriz d'ung petit Magister, d'un Conard, d'un Badault, & aultres mignons de telle farine, dont les oreilles de nostre peuple sont si abbreuuees, qu'elles ne veulent aujourd'huy receuoir aultre chose. Je suis certain que tous lecteurs de bon iugement prendront ce, que ie dy, en bonne part : veu que ie ne parle du tout sans raison. Au fort si nos petiz Rimeurs l'en trouuoint vn peu fachez, ie leur conseilleroi' de prendre pacience : considerant que ie ne suis vng Aristarque, ou Aristophane, dont la graue censure doiue oster leurs ecriz du rôle de now poësies : ou retarder leurs auteurs de mieux faire à

l'aduenir. Auffi leur mescontentement ne me doit rompre ma deliberation, qui par veu solennel me suis obligé aux Muses, de ne mêtir iamais (que ie le puisse entendre) ni en vin, ni en poësie. Toutefois ie ne veux pas du tout estre iuge si feure, & incorruptible en matiere de poësie, que ie suyue l'heresie de celui qui disoit *MITTE ME IN LAPIDINAS*. Quelques vns se plaignent de quoy ie blâme les traductions poëtiques en nostre langue, dont ilz ne sont (disent-ilz) illustateurs ny gaigez ny renommez. Aufi ne suis-ie. Mais l'ilz n'alleguent aultre raison, ie n'y feray point de responce. ENcores moins à ce qu'ilz disent, que i'ay referué la lecture de mes ecriz à vne affectée demydouzaine des plus renommez poëtes de nostre langue. Car ie n'auoy' entrepris de faire vn catalogue de tous les aultres, mesmes de ceulx, qui ne m'estoient conneuz ny à leurs noms, ny à leurs oeuvres. Ceux, dont ie ne cherche point les applaudissemens, ont occasion de gronder. Auffi plaisent leurs aboys : car ie n'en crain' gueres les morsures. Ie fonde encor' (disent ilz) l'immortalité de mon nom sur moindre chose que leurs escritz : dont toutefois ilz ne pretendent aucune louange. Ce n'est à eulx, ny à moy à iuger de nostre cause : qui (dieu mercy) n'est de telle importâce, que la court y doibue estre longuement embefongnée. Auffi n'ay-ie pas fondé mon aduancemēt sur telles magnifiques cōparaisons. Si en mes poësies ie me loue quelques fois, ce n'est sans l'imitation des anciens : & en cela ie ne pense auoir encor' esté si excessif, que i'aye pour illustrer le mien, offensé l'hōneur de personne. Et puis ie me vante d'auoir inuenté ce, que i'ay mot à mot traduit des aultres. A peu que ie ne leur fay la responce, que fist Virgile à vn quiddam Zoile, qui le reprenoit d'emprunter les vers d'Homere. I'ay (ce me semble) ailleurs assez deffendu l'immitation. C'est pourquoy ie ne feray longue responce à cet article. Qui voudroit à ceste ballance examiner les escritz des anciens Romains, & des modernes Italiens : leurs arrachant toutes ces belles plumes empruntées, dont ilz volent si haultement : ilz seroient en hazard d'estre accoutrez en corneille Horacienne. Si par la lecture des bons liures, ie me suis imprimé quelques traictz en la fantaisie, qui apres venant à exposer mes petites conceptions selon les occasios, qui m'en sont données, me coulent beaucoup plus facilement en la plume, qu'ilz ne me reuiennent en la memoire : doibt on pour ceste raison les appeller pieces rapportées ? Encor' diray-ie bien, que ceulx, qui ont leu les oeuvres de Virgile, d'Ouide, d'Horace, de Perrarque, & beaucoup d'autres, qui i'ay leuz quelquefois assez negligemment, trouuerront, qu'en mes escriptz y a

beaucoup plus de naturelle inuention, que d'artificielle, ou supersticieuse imitation. Quelques vngs voyans que ie finissoy', ou m'efforçoy' de finir mes Sonnetz par ceste grace, qu'entre les aultres langues l'est faict propre l'Epigramme françois, diligence qu'on peult facilement recongnoistre aux oeuvres de Cassola Italien, disent pour ceste raison, que ie l'ay immité, bien que de ce temps la il ne se feust congneu seulement de nom, ou Apollon iamais ne me soit en ayde. Je me suis beaucoup trauaillé en mes ecriz de ressembler aultre que moymesmes : & si en quelque endroict i'ay vsuré quelques figures, & façons de parler à l'imitation des estrangers : aussi n'auoit aucun loy, ou priuilege de le me deffendre. Je dy encores cecy lecteur, affin que tu ne penses que i'aye rien emprunté des nostres, si d'auanture tu venois à rencontrer quelques epithetes, quelques phrases, & figures prises des anciens, & appropriées à l'vsage de nostre vulgaire. Si deux peintres s'efforcent de représenter au naturel quelque vyf protrait, il est impossible qu'ilz ne se rencontrent en mesmes traictz, & lineamens, ayans mesme exemplaire deuant eulx. Combien voit on entre les Latins immitateurs des Grecz, & entre les modernes Italiens immitateurs des Latins de commencemens, & de fins de vers, de couleurs, & figures poëtiques quasi semblables ? Je ne parle point des orateurs. Ceulx qui voudront considérer le stile des Ciceroniens, ou aultres, ne trouueront estrange la ressemblance, qu'ont, ou pourrôt auoir les poëmes françois, si chacun s'efforce d'escrire par imitation des estrangers. Tous arts, & sciences ont leurs termes naturelz. Tous mestiers ont leurs propres outillz. Toutes lāgues ont leur motz & loquutions vsitées : & qui n'en voudroit vser il se faudroit forger à part nouueaux artz, nouueaulx mestiers, & nouuelles lāgues. Ce que i'ay dict, cetuy-ci la dict encor', & cetuy-la, aussi les Muses n'ont restrainct, & enfermé en l'esprit de deux ou trois tout ce, qui se peut dire de bonne grace en nostre poësie. S'il y a quelques faultes en mes escritz, aussi ne sont tous les aultres parfaictz. Ceulx qui avecques raison me voudront faire ce bien de me reprendre, ie mettray peine d'en faire mon profit. Car ie ne suis du nombre de ceulx, qui ayment myeux deffendre leurs faultes, que les corriger. Mais si quelques vngs directement ou indirectement (cōme on dict) me vouloient taxer nō point avecques la raison, & modestie accoutumée en toutes honnestes controuerfies de lettres : mais seulement avecques vne petite maniere d'irrisiō, & contournement de nez, ie les aduerty' qu'ilz n'attendēt aucune responce de moy : car ie ne

veux pas faire tât d'honneur à telles bestes masquées, que ie les estime seulement dignes de ma cholere. Si quelques vns vouloient renouueler la farce de Marot, & de Sagon, ie ne suis pour les empêcher : mais il fault, qu'ilz cherchent aultre badin pour iouer ce rôle avecques eux. Voyla vng petit desseing lecteur, de ce que ie pourroy' bien respondre à mes calomniateurs si ie vouloy' prēdre la peine de leur tenir plus long propos. Quād à ceux qui blasment en moy cet etude poétique, comme totalement inutile, l'ilz veulent combatre contre la poësie, elle a des armes, pour se deffendre : l'ilz plaignent l'empeschement de ma promotion, ie les remercie de leur bonne volonté. Ceux qui ayment le ieu, les banquetz & aultres menuz plaisirs, qu'ilz y passent & le iour, & la nuict si bon leur semble. Quand à moy, n'ayant aultre passetems de plus grand plaisir, ie donneray volontiers quelques heures à la poësie. Et combien ce m'est vn labeur peu laborieux, & coutumier, si ce n'est ou faisant quelque voiage, ou en lieu qui n'ait aultre plus ioyeuse occupatiō, bien l'entendent ceux qui me hantent de familiarité. I'ayme la poësie, & me tire bien souuent la Muse (cōme dict quelq'un) furtiuement en son oeuvre : Mais ie n'y suis tant affecté, que facilement ie ne m'en retire, si la fortune me veult presenter quelque chose, ou avecques plus grand fruict ie puisse occuper mon esprit. Je te prie donques amy lecteur, me faire ce biē de penser que ma petite muse telle qu'elle est, n'est toutefois esclauē, ou mercenaire comme d'ung tas de rymeurs à gaiges : elle est serue tant seulement de mon plaisir. Je te prie encores ne trouuer mauuais cet aduertissemēt, ou t'ēnuyer de sa lōgueur, cōme oultrepassant les bornes d'une epistre : En recōpence de quoy ie te fay' presēt de mō Oliue augmētée de plus de la moitié, & d'une Musagnoeomachie : c'est a dire la Guerre des Muses & de l'Ignorāce. Ceux qui ne treuuent rien bon, si non ce qui sort de leur main, y trouueront à mordre en beaucoup de lieux : mesme en cet endroict ou ie fay mention de quelques scauans hommes de nostre France. Les vns diront que i'en ay laissē, que ie ne deuoy' pas oublier. Les aultres, que ie n'ay pas gardé l'ordre : nommant quelques vngs les derniers, qui meritoiēt bien estre au premier ranc. Je n'ay qu'une petite responce à toutes ces obiections friuoles : c'est, que mon intention n'estoit alors d'ecrire vne hystoire, mais vne poësie. Et combien ce genre d'escire est peu consciencieux en telles choses, ie m'en rapporte seulement à ceux qui l'entendent. Mais pour quoy pren-ie tant de peine lecteur, à preoccuper l'excuse de ce qui sera trouué (peult estre) la

moindre faulte de mes oeuvres ? I'ay tousiours estimé la poësie comme vng somptueux banquet, ou chacun est le bien venu, & n'y force lon personne de manger d'une viande, ou boire d'un vin, l'il n'est à son goust, qui le fera (possible) a celui d'un aultre. C'est encor' la raison pourquoy i'ay si peu curieusement regardé a l'orthographie : la voyant auiourdhuy aussi diuerse, qu'il y a de sortes d'ecriains. I'appreue, & loue grandement les raisons de ceux, qui l'ont voulu reformer : mais voyât que telle nouveaulté desplaist autant aux doctes comme aux indoctes : i'ayme beaucoup mieulx louer leur inuention que de la suyure : pource que ie ne fay pas imprimer mes oeuvres en intention qu'ilz seruent de cornetz aux apothequaires : ou qu'on les emploie à quelque aultre plus vil mestier. Si tu treuues quelques faultes en l'impresliõ tu ne t'en dois prendre à moy, qui m'en suis rapporté a la foy d'autrui Puis le labeur de la correction est tel, singulierement en vn œuvre nouveau, que tous les yeux d'Argus ne fourniroient à voir les faultes, qui l'i treuent.

A D I E U A M I L E C T E U R ,

*Faultes en l'impreßion, qui n'ont
esté corrigées en tous
les liures*

Au VII Sõnet, ligne ix, *pour Cousteaux lisez Coustaux*

Au XLIII. ligne xii, *pour aime, lisez ame.*

Au XLV. ligne ix. *pour etendu lisez entendu & en la ligne xi pour
entendu lisez etendu.*

Au LVII. ligne i. *pour Qui nombré, lisez Qui a nombré.*

Au LXVIII. ligne iiii. *pour de laqs, lisez des laqs. & en la ligne xii. pour
d'anger lisez danger.*

Au LXXVIII. ligne. ix. *pour Caralines, lisez Coralines.*

Au LXXXVI. ligne derni...[illisible], *pour te te foit, lisez te foit :*

Au XCV. ligne vii. *pour ebauoyans lisez ebanoyans.*

Au XCIX. ligne xi. *pour anguer, lisez augure.*

Au XCVIII. ligne viii. *pour eu lisez en.*

Au CVII. ligne iiii. *pour porte lisez perte.*

Au C. ligne xii. *pour epounte lisez épouante & en la ligne xiii. pour
puaante lize puante.*

Ioannes Auratus in Oliuam

*Sola virûm nuper volitabat docta per ora
Laura, tibi Tuscis dicta Petrarqua, Sonis.
Tantâque vulgaris fuerat facundia linguæ,
Vt premeret fastu scripta vetusta suo.
At nunc Tuscanam Lauram comitatur Oliua
Gallica, Bellaii cura, laborque sui.
Phœbus amat Laurum, glaucam sua Pallas Oliuā.
Ille suum vatem, necminus ista suum.*

*SALMONII MACRINI IV-
liodunensis Ode in Oliuam
Ioachimi Bellaii
Adensis.*

*S V P R E M E Vatum hîc postera quos feret,
Exacta & ætas quos tulit hactenus,
Facunde Bellai coruscum
Andegauis, Ligerique lumen :
Me bellicoso condita Iulio
Illustre cuius nomen habet, tulit
Vrbs anferem raucé strepentem
Inter Apollíneos olores.
Dulci tuo effers carmine me tamen,
Inter poëtas atquæ aliquem facis,
De musca auens barrhum videri,
Metior at modulo meo me,
Dixere multi Pictona quem prius :
Malim sed Andes sîns mihi patria,
Vrbs vrbium quòd nostra prorsus
In medio sît a sît duarum.
De iudicatum sîc & Horatio :
Lucanus, ænceps, esset an Appulus,
Vtrumque sub sînem colonus
Cùm Venusinus agros araret.
Tepropter atqui hinc Andegauus ferar,
Excîtus auræ flatibus vt tuæ,
Sublime cantem, prosperóque
Sydera celsa petam volatu.
Felix Oliuæ carminibus tuæ,
An vate felix illa suo magis,
Lauram secutura hinc Petrarchæ,
Quintiliam, Nemefin, Corinnam ?
Coniungeretur is vtinam mea
Olinv Gelonis ! mortua sît licet,*

*Tristemque decedens Macrinum
Liquerit heu, saturumquæ vitæ.
Sic illa vixit cum vnanimi viro,
Laude vt perenni digna fit euehi :
At folus argutis valeres
Tu facere id Ioachime, rithmis.*

L'oliue.

I .

I

*E ne quiers pas la fameuse couronne,
Saintct ornement du Dieu au chef
doré,*

*Ou que du Dieu aux Indes adoré
Le gay chapeau la teste
m'environne.*

*Encores moins veulx-ie, que lon me
donne*

*Le mol rameau en Cypre decoré,
Celuy, qui est d'Athenes honoré
Seul ie le veulx, & le ciel me l'ordonne
O tigé heureux, que la sage Déesse
En sa tutelle, & gardé a voulu prendre,
Pour fairé honneur à son sacré autel !
Orne mon chef, donne moy hardieffe
De te chanter, qui espere te rendre
Egal vn iour au laurier immortel.*

II .

*D'amour, de gragé, & de haulte valeur
Les feux diuins estoient ceinctz, & les cieulx
S'estoient vestuz d'un manteau precieux
A raiz ardens, de diuerse couleur.
Tout estoit plein de beauté de bonheur
La mer tranquillé, & le vent gracieulx,
Quand celle la naquit en ces bas lieux
Qui a pillé du monde tout l'honneur.
Ell' prist son teint des beaux lyz blanchiffans,*

*Son chef de l'or, ses deux leures des rozes,
Et du soleil ses yeux resplandiffans.
Le ciel vsant de liberalité
Mist en l'esprit ses semences enclofes,
Son nom des Dieux prist l'immortalité.*

I I I .

*Loyre fameux, qui ta petite source
Enfles de maintz gros fleuves, & ruyssaux,
Et qui de loing coules tes cleres eaux
En l'Ocean d'une assez vive course.
Ton chef royal hardiment bien hault pouffe
Et apparoy entre tous les plus beaux
Commē vn thaureau sur les menuz troupeaux
Quoy que le Pau eniieux s'en courrouffe.
Commande doncq' aux gentiles Naiades
Sortir dehors leurs beaux palais humides
Avecques toy, leur fleuve paternel.
Pour saluer de ioyeuses aubades
Celle qui t'a, & tes filles liquides
Deifié de ce bruyt eternal.*

I I I I .

*L'heureuse branchē à Pallas consacrée,
Branche de paix, porte le nom de celle.
Qui le sens m'ostē, & soubz grand' beauté cele
La cruaulté, qui à Mars tant agréē.
Delaisse donq' ô cruellē obstinée !
Ce tant doulx nomz ou bien te monstre telle,
Qu'ainsi qu'en tout sembles estre immortelle,
Sembles le nom auoir par destinée.
Que du hault ciel il t'ait été donné
Je ne suis point de le croire etonné
Veu qu'en esprit tu es la souueraine.
Et que tes yeux à ceulx, qui te contemplent,
Coeur, corps, esprit, sens, amē, & vouloir emblent
Par leur douceur angeliquē, & feraine.*

V .

*C'etoit la nuyt que la diuinité
Du plus hault ciel en terre se rendit
Quand deffus moy Amour s'en arc tendit
Et me fist serf de sa grand' deité.
Ny le fainct lieu de telle cruaulté,
Ny le tens mesmè assez me deffendit :
Le coup au coeur par les yeux descendit
Trop ententifz à ceste grand' beauté.
Je pensoy' bien que l'archer eust visé
A tous les deux, & qu'un mesme lien
Nous deust ensemblè également conioindre.
Mais commè aueuglè, enfant, mal auisé,
Vous a laissée (helas) qui eties bien
La plus grand' proyé, & à choisi la moindre.*

V I .

*Commè on ne peult d'oeil constant soustenir
Du beau Soleil la clarté violente,
Aussi qui void vostre face excellente,
Ne peult les yeulx assez fermes tenir.
Et si de pres il cuyde paruenir
A contempler vostre beauté luyfante,
Telle clarté à voir luy est nuyfante
Et si le faict aueugle deuenir.
Regardez doncq' si suffisant ie suys
A vous louer, qui seulement ne puy
Voz grands beautez contempler à mon gré.
Que si mes yeulx auoient vn tel pouuoir,
I'estimeroy' plus fermes les auoirs,
Que n'a l'oyseau à Iupiter sacré.*

V I I .

*De grand' beauté ma Déessè est si pleine,
Que ie ne voy' chose au monde plus belle.
Soit que le front ie voyè, ou les yeulx d'elle,
Dont la clarté faincte me guydè, & meine.*

*Soit ceste bouché, ou soufpiré vne halaine,
Qui les odeurs des Arabes excelle,
Soit ce chef d'or, qui rendoit l'estincelle
Du beau Soleil honteuse, obscuré, & vaine.
Soient ces coustaux d'albastré, & main polie,
Qui mon coeur ferré, enfermé, estreinct, & lie,
Bref, ce que d'elle on peult ou voir, ou croire,
Tout est diuin, celesté, incomparable :
Mais i'ose bien me donner ceste gloire,
Que ma constancé est trop plus admirable.*

V I I I .

*Auray'-ie bien de louer le pouuoir
Ceste beauté, qui decore le monde ?
Quand pour orner sa cheuelure blonde
Le sens ma langué ineptement mouuoir ?
Ny le romain, ny l'atique sçauoir,
Quoy que la fust l'ecolle de faconde,
Aux cheueulx mesmè, ou le fin or abonde,
Eussent bien faict à demy leur deuoir.
Quand ie les voy' si reluyfansn, & blons,
Entrenouez, crespes, egaulx, & longs,
Le m'esmerueillé, & fay' telle complaincte.
Puis que pour vous (cheueulx) i'ay tele martyre,
Que n'ay-ie beu à la fontaine faincte ?
Le mourroy' cygné, ou ie meurs sans mot dire.*

I X .

*Garde toy bien ô gracieux Zephire !
D'empestrer l'eslè en ces beaulx nœuds epars,
Que ça, & là, doucement tu depars,
Sur ce beau col de marbré, & de porphire.
Si tu t'y prens, plus ne vouldra nous ryre
Le verd printemps : ainçois de toutes pars
Flore voyant que d'autrè amour tu ards,
Fera ses fleurs deffecher par grand' ire.
Que d'y-ie las ! Zephire n'est ce point,*

*C'est toy Amour, qui voles en ce point,
Tout à l'entour, & par dedans ces retz.
Que tu as faictz d'art plus laborieux
Que ceulx, ausquelz iadis feurent ferrez
Ta doulce merç, & le Dieu furieux.*

X .

*Ces cheueux d'or sont les liens Madame,
Dont fut premier ma liberté surprise,
Amour la flammé autour du coeur eprise,
Ces yeux le traict, qui me transperse l'ame.
Fors sont les neudz, aprè, & viue la flamme
Le coup, de main à tirer bien apprise,
Et toutesfois i'aymé, i'adoré, & prise
Ce qui m'etraint, qui me brusle, & etame.
Pour briser donq', pour eteindrè, & guerir
Ce dur lien, cesté ardeur, ceste playe,
Ie ne quier fer, liqueur' ny medecine,
L'heur, & plaisir, que ce m'est de perir
De telle main, ne permect què i'effaye
Glayue trenchant, ny froydeur, ny racine.*

X I .

*Des veniz emeuz la raigé impetueuse
Vn voyle noir etendoit par les cieux,
Qui l'orizon iusq' aux extremes lieux
Rendoit obscur, & la mer fluctueuse.
De mon soleil la clarté radieuse
Ne daignoit plus aparoirè à mes yeulx
Ains m'annonçoient les flotz audacieux
De tous costez vne mort odieuse.
Vne peur froidé auoit saisi mon ame
Voyant ma nef en ce mortel danger,
Quand de la mer la fille ie reclame,
Lors tout soudain ie voy' le ciel changer,
Et sortir hors de leurs nubileux voy les
Ces feux iumeaux, mes fatales etoiles.*

XII.

O le ça viè à peu pres expirée
Le seul filet ! yeux, dont l'aueugle archer
A bien sceu mil', & mil' fleches lascher
Sans qu'il en ait oncq' vnè vain tirée.
Toute ma forcè est en vous retirée,
Vers vous ie vien' ma guerison chercher,
Qui pouuez seulz la playe deffecher,
Que i'ay par vous (ô beaux yeux !) endurée.
Vous estes seulz mon etoilé amyable,
Vous pouuez seulz tout l'ennuy terminer,
Ennuy mortel de mon amè offensée.
Vostre clarté me soit doncq' pitoyable,
Et d'un beau iour vous plaisè illuminer
L'obscur nuyt de ma triste pensée.

XIII.

La belle main, dont la forte foiblesse
D'un ioug captif domte les plus puissans
La main, qui rend les plus sains languissans
Debendant l'arc meurtrier, qui les coeurs blesse,
La belle main, qui gouuernè, & radresse
Les freinz dorez des oiseaux blanchissans,
Quand sur les champs de pourpre rougissans
Guydent en l'air le char de leur maistresse,
Si bien en moy a graué le protraict
De voz beautez au plus beau du ciel nées,
Que ny la fleur, qui le sommeil attrait,
Ny toute l'eau d'oubly, qui en est ceinte,
Effaceroient en mil', & mil' années
Vostre figurè en vn iour en moy peinte.

XIII.

Le fort sommeil, que celestè on doibt croire,
Plus doux que miel, couloit aux yeulx lasséz
Lors que d'amour les plaisirs amassez
Entrent en moy par la porte d'iuoyre.

*I'auoy' lié ce col de marbre : voyre
Ce fein d'albastré en mes bras enlassez
Non moins qu'on void les ormes embrassez
Du sep lascif, au fecond bord de Loyre.
Amour auoit en mes lasses mouëlles
Dardé le traict de ses flammes cruelles,
Et l'amé erroit par ces leures de roses.
Preste d'aller au fleuué obliuieux
Quand le reueil de mon aysé enuieux
Du doux sommeil a les portes decloses.*

X V .

*Pié, que Thetis pour sien eust auoué,
Pié, qui au bout monstres cinq pierres telles,
Que l'orient seroit enrichi d'elles,
Cil orient en perles tant loué.
Pié albastrin, sur qui est appuyé
Le beau feiour des graces immortelles,
Qui feut baty sur deux coulones belles
De marbre blanc, poly, & essuyé.
Si l'oeil n'a plus de me nourrir esmoy,
Si ses thesors la bouche ne m'octroye,
Si les mains font en mes playes si fortes,
Au moins (ô pié) n'esloingne point de moy
Mon triste coeur, dont Amour a faict proye.
L'emprisonnant en ce corps, que tu portes.*

X V I .

*Qui a peu voir celle, que Délé adore,
Se deualer de son cercle congneu,
Vers le pasteur d'un long sommeil tenu
Dessus le mont, qui la Carie honore.
Et qui a veu sortir la bellé Aurore
Du iaulne lict de son espoux chenu
Lors que le ciel encor' tout pur & nu
De mainte rosé indique se colore.
Celuy a veu encores (ce me semble)*

*Non point les lyz, & les rofes ensemble,
Non ce, que peult le printemps conceuoir.
Mais il a veu la beauté nompareille
De ma Déeffé, ou reluyré on peult voir
Le clere Luné, & l'Aurore vermeille.*

X V I I .

*I'ay veu Amour, (& tes beaulx traictz dorez
M'en soient tesmoings,) fuyuant ma fouereine,
N'aistre les fleurs de l'infertile arene
Après ses pas dignes d'estre adorez.
Phebus honteux ses cheueulx honorez
Cachez alors, que les vents par la plaine
Eparpilloient de leur souëfué halaine
Ceulx là, qui sont de fin or colorez.
Puis s'en voler de chascun oeil d'icelle
Iusques au ciel vne viué etincelle
Dont furent faictz deux astres clers, & beaux.
Fauorisans d'influences heureufes
(O feux diuins ! ô bienheureux flambeaulx !)
Tous coeurs bruflans aux flammes amoureufes*

X V I I I .

*Le chef doré cestuy blafonnera,
Cestuy le corps, l'autre le blanc iuoire
De l'estommac, l'autre éternelle gloire
Aux yeux archers par ses vers donnera.
Commé vne fleur tout cela perira,
Mais en esprit, en facondé, & memoire,
Quand l'aagé aura sur la beauté victoire,
Mieux que deuant Madame florira.
Que si en moy le fouuerain donneur
Pour tel subiect heureusement poursuyure
Eust mis tant d'art, tant de gracé, & bonheur,
Mieux qu'en tableau, en brôze, en marbré, en cuyure
Le luy feroi', & à moy vn honneur,
Qui ellé, & moy feroit viuré, & reuiure.*

X I X .

*Face le ciel (quand il vouldra) reuiure
Lisippé, Apellé, Homere, qui le pris
Ont emporté sur tous humains esprits
En la statuë, au tableau, & au liure.
Pour engraver, tirer, decriré, en cuyure,
Peinturé, & vers, ce qu'en vous est compris,
Si ne pouroient leur ouvraigé entrepris
Cyzeau, pinceau, ou la plume bien fuyure.
Voila pourquoy ne fault, que je souhete
De l'engraueur, du peintré, ou du poëte
Marteau, couleur, ny encre, ô ma Déesse !
L'art peult errer, la main fault, l'oeil s'ecarte.
De voz beautez mon coeur soit doncq' sans cesse
Le marbre seul, & la tablë, & la charte.*

X X .

*Puis que les cieux m'auoient predestiné
A vous aymer, digne obiect de celuy,
Par qui Achille est encor' auiourdhuy
Contre les Grecz pour s'ameye obstiné,
Pourquoy aussi n'auoient-ilz ordonné
Renaitré en moy l'amé, & l'esprit de luy ?
Par maintz beaux vers tesmoins de mon ennuy
Ie leur rendroy', ce qu'ilz vous ont donné.
Helas Nature, au moins puis que les cieux
M'ont denié leurs liberalitez,
Tu me deuois cent langues, & cent yeux,
Pour admirer, & louer cete la,
Dont le renom (pour cent graces, qu'elle a)
Merite bien cent immortalitez.*

X X I .

*Les bois fueilleuz, & les herbeuses riues
N'admirent tant parmy sa troupe saincte
Dyané, alors que le chault l'a contrainte
De pardonner aux bestes fugitiues,*

*Que tes beautez, dont les autres tu prives
De leurs honneurs, non fans enuie mainte
Veu que tu rends toute lumierę etainte
Par la clartę de deux etoiles viues.
Les demydieux, & les nymphes des bois
Par l'epeffeur des forestz cheuelues
Te regardant, s'etonnent maintesfois,
Et pour à Loirę eternitę donner
Contre leurs bords ses filles impolues
Font ton hault bruit sans cesse reſonner.*

XXII.

*O doulce ardeur, que des yeulx de ma dame
Amour auecq' ſa torche acoustumęe
Dedans mon coeur a ſi bien allumęe,
Que ie la ſen au plus profond de l'ame !
Combien le ciel fauorable ie clame,
Combien Amour, combien ma destinęe,
Qui en ce point ma vię ont terminęe
Par le torment d'une ſi doulce flamme !
Qu'en moy (Amour) ne durent tes doulx feux,
Ie ne le puyſ & pouuoir ne le veulx
Bien que la chair ſoit caducque, & mortelle.
Car ceſtę ardeur, dont mon amę eſt rauie,
Prendra auſſi immortalitę d'elle
Viuant par mort d'une ęternelle vie.*

XXIII.

*Si des beaux yeux, ou la beaultę ſe mire,
Voire le ciel, & la nature, & l'art,
Depent le frein, qui en plus d'une part
À ſon plaifir & m'arrestę, & me vire,
Pourquoy ſont-ilz armez d'orgueil, & d'ire ?
Pourquoy s'eſteint ce doulx feu, qui en part ?
Pourquoy la main, qui le coeur me depart,
Cache ces retz, liens de mon martire ?
O belle main ! ô beaux cheueux dorez !*

*O clers flambeaux dignes d'estre adorez !
Par qui ie crain', i'espere, ie lamente.
Mon fier destin, & vostre force extreme,
En vous aimant, me commandent, que i'aime
L'heureux obiect du bien, qui me tormente.*

XXIII.

*Piteuse voix, qui ecoutes mes pleurs,
Et qui errant entre rochers & bois
Auecques moy : m'as semblé maintesfoys
Avoir pitié de mes tristes douleurs.
Voix qui tes plainz mesles à mes clameurs,
Mon dueil au tien, si appeller tu m'oys
Oliue Oliue. & Oliue est ta voix,
Et m'est auis, qu'auecques moy tu meurs.
Seule ie t'ay pitoyable trouuée.
O noble Nymphé en qui (peult estre) encores
L'antique feu de nouueau s'euertue.
Pareille amour nous auons eprouuée,
Pareille peine aussi nous souffrons ores.
Mais plus grande est la beaulté, qui me tue.*

XXV.

*Je ne croy point, veu le dueil que ie meine
Pour l'apre ardeur d'une flamme subtile,
Que mon oeil feust en larmes si fertile,
Si n'eussé au chef d'eau viué une fontaine.
Larmes ne sont, qu'auecq' si large vene
Hors de mes yeux maintenant ie distile,
Tout pleur feroit à finir inutile
Mon dueil, qui n'est qu'au meillieu de sa peine.
L'humeur vitale en foy toute reduite
Deuant mon feu craintiue prent la fuyte
Par le sentier, qui meine droict aux yeux.
C'est ceté ardeur, dont mon ame rauie
Fuyra a bien tost la lumiere des cieus,
Tirant à foy & ma peine & ma vie.*

XXVI.

*La nuit m'est courtée, & le iour trop me dure,
Je fuy l'amour, & le fuy à la trace,
Cruel me suis, & requier' vostre grace,
Je pren' plaisir au torment, que i'endure.
Je voy' mon bien, & mon mal ie procure,
Desir m'enflamme, & crainte me rend glace,
Je veux courir, & iamais ne deplace
L'obscur m'est cler, & la lumiere obscure.
Votre ie suis & ne puis estre mien,
Mon corps est libre, et d'un etroit lien
Je sen' mon coeur en prison retenu.
Obtenir veux, & ne puis requerir,
Ainsi me blessé, & ne me veult guerir
Ce vieil enfant, aueuglé archer, & nu.*

XXVII.

*Quand le soleil lave sa teste blonde
En l'Ocean, l'humide, & noire nuit
Vn coy sommeil, vn doux repos sans bruit
Epant en l'air, sur la terre, & soubz l'onde.
Mais ce repos, qui foulaige le monde
De ses travaux, estce, qui plus me nuist,
Et d'astres lors si grand nombre ne luist,
Que i'ay d'ennuiz, & d'angoisse profonde.
Puis quand le ciel de rougeur se colore,
Ce que ie puis de plaisir concevoir,
Semble renaître avec la belle Aurore.
Mais qui me fait tant de bien recevoir ?
Le doux espoir, que i'ay de bien tost voir
L'autre soleil, qui la terre decore.*

XXVIII.

*Ce que ie sen', la langue ne refuse
Vous decourir, quand suis de vous absent,
Mais tout soudain que pres de moy vous sent,
Elle deuient & muette, & confuse.*

*Ainsi, l'esper me promet, & m'abuse,
Moins pres ie suis quand plus ie suis present.
Ce qui me nuist, c'est ce, qui m'est plaissent,
Ie quier' cela, que trouver ie recuse.
Ioyeux la nuit, le iour triste ie suis.
I'ay en dormant ce, qu'en veillant poursuis
Mon bien est faulx, mon mal est veritable.
D'une me plain', & deffault n'est en elle,
Fay' doncq' Amour, pour m'estre charitable,
Breue ma vie, ou ma nuit eternelle.*

XXIX.

*Les cieus, l'amour, la mort, & la nature,
Honneur, credit, faveur, enuié, ou crainte
De ceste formé en moy si bien empreinte
N'effaceront la viue protraiture.
Ivoire, gemmé, & toute pierre dure
Se peut briser, si du fer est atteinte,
Mais bien qu'ell' soit de se rompre contrainte,
De se changer iamais ell' n'endure.
Mon coeur est tel : & me le fist prouver
Amour, alors que pour vous y grauer,
A coups de trait me liura la bataille.
Ie sçay combien son arc y trauailla,
Plus de cent coups, non vn seul, me bailla
Premier qu'il peust en lever vné ecaille.*

XXX.

*Bien que le mal, que pour vous ie supporte,
Soit violent, toutesfois ie ne l'ose
Appeller mal, pour ce qu'aucune chose
Ne vient de vous, qui plaisir ne m'apporte.
Mais ce m'est bien vne douleur plus forte
Que ie ne puy de ma tristesse enclose
Tourner la clef, lors que ie me dispose
A vous ouurir de mes penfers la porte.
Si donc mes pleurs, & mes soupirs cuysans*

*Si mes ennuiz ne vous sont suffisans
Temoings d'amour, quele plus seure preuue.
Quelq̃ autre foy, si non mourir, me reste :
Mais le remede (helas) trop tard se treuue
A la douleur, que la Mort manifeste.*

X X X I .

*Le grand flambeau gouuerneur de l'année,
Par la vertu de l'enflammée corne
Du blanc thaureau, prez, montz, riuaiges orne
De mainte fleur du sang des princes née.
Puis de son char la roüe estant tournée
Vers le cartier prochain du Capricorne,
Froid est le vent la saison nuë & morne,
Et toute fleur deuient seichë, & fenée.
Ainsi, alors que sur moy tu etens
O mon Soleil ! tes clers rayons epars,
Sentir me fais vn gracieux printens.
Mais tout soudain que de moy tu depars,
Je sens en moy venir de toutes pars
Plus d'un hyuer, tout en un mesme tens.*

X X X I I .

*Tout ce, qu'icy la Nature enuironne,
Plus tost il naist, moins longuement il dure.
Le gay printemps s'enrichist de verdure,
Mais peu fleurist l'honneur de sa couronne.
L'ire du ciel facilement etonne
Les fruicts d'esté, qui craignent la froidure
Contre l'hiuer ont l'ecorce plus dure
Les fruicts tardifs, ornement de l'autonne.
De ton printemps les fleurettes seichées
Seront vn iour de leur tige arrachées,
Non la vertu, l'esprit, & la raison.
A ces doux fruicts en toy meurs deuant l'aage
Ne faict l'esté, ny l'autonne dommage,
Ny la rigueur de la froide saison.*

XXXIII.

*O prison doulçè, ou captif ie demeure
Non par dedaing, forcè, ou inimitié,
Mais par les yeulx de ma doulce moitié
Qui m'y tiendra iusq' à tant que ie meure.
O l'an heureux, le mois, le iour, & l'heure,
Que mon coeur fut avecq' ellè allié !
O l'heureux nœu, par qui i'y fu' lié,
Bien que souuent ie plain', souspirè & pleure !
Tous prisonniers, vous etes en soucy,
Craignant la loy, & le iuge feure
Moy plus heureux, ie ne fuis pas ainsî.
Mile doulx motz, doucement exprimez,
Mil' doulx baisers, doucement imprimez,
Sont les tormens ou ma foy perseuere.*

XXXIII.

*Après auoir d'un bras victorieux
Domté l'effort des superbes courages,
Aucuns iadis bastirent haults ouurages,
Pour se venger du temps iniurieux.
Autres craignans leurs actes glorieux
Affuietir à flammes, & orages,
Firent ecriz, qui malgré telz ourrage
Ont faict leurs noms voler iusques aux cieulx.
Maintz au iourdhuy en signe de victoire
Pendent au templè armes bien etophées,
Mais ie ne veulx acquerir telle gloire.
Auoir esté par vous vaincu, & pris,
C'est mon laurier, mon triomphè, & mon prix,
Qui ma depouillè egalè à leurs trophées.*

XXXV.

*Me soit amour ou rudè, ou fauorable,
Ou hault, ou bas me pouffe la fortune,
Tout ce, qu'au coeur ie sen' pour l'amour d'une,
Iusq' à la mort, & plus, fera durable.*

*Je fuis le roc de foy on variable,
Que vent, que mer, que le ciel importune,
Et toutesfois aduersé, ou oportune
Soit la saison, il demeuré imployable.
Plus tost voudra le diamant apprendre
A s'amolir de son bon gré, ou prendre
Soubz vn buvin de plom, diuerse forme,
Que par nouueau ou bonheur, ou malheur
Mon coeur, ou est de vostre grand' valeur
Le vray protraict, en autre se transforme.*

XXXVI.

*L'unic oiseau (miracle emerueillable)
Par feu se tué, ennuyé de sa vie,
Puis quand son ame est par flammes rauie,
Des cendres naist vn autre à luy semblable.
Et moy qui fuis l'unique miserable,
Faché de viuré vne flammé ay fuyue,
Dont conuiendra bien tost, qui ie deuie,
Si par pitié ne m'etes secourable.
O grand' douceur ! ô bonté souveraine !
Si tu ne veulx duré, & inhumainé estre
Soubz ceste face angeliqué, & seraine,
Puis qu'ay pour toy du Phenix le semblant,
Fay qu'en tous poinctz ie luy soy' ressemblant,
Tu me feras de moymesme renaistre.*

XXXVII.

*Celle, qui tient par sa fiere beauté
Les Dieux en feu, en glacé aisé, & martire,
L'oeil impiteux soudain de moy retire,
Quand ie me plain' à sa grand' cruauté.
Si ie la fuy' ell' fuit d'autre couté
Si ie me deulx, mes larmes la font rire,
Et si ie veulx ou parler, ou ecrire,
D'elle iamais ne puis estré ecouté.
Mais (ô moy sot !) de quoy me doy-ie plaindre,*

*Fors du desir, qui par trop hault ataindre,
Me porte au lieu, ou il brusle ses aefles ?
Puis moy tumbé, Amour, qui ne permet
Finir mon dueil, soudain les luy remet,
Renouuelant mes cheutes eternelles.*

XXXVIII.

*Sacrée, saincté, & celeste figure,
Pour qui du ciel l'admirablé, & hault temple
Semble courbé, afin qu'en toy contemple
Tout ce, que peult son industrie & cure.
Si de tes yeulx les beaulx raiz d'auanture
Daignent mon coeur echauffer, il me semble
Qu'en moy soudain vn feu diuin s'assemble,
Qui mué, alieré, & rauist ma nature.
Et si mon oeil ose se bazarder
A contempler vne beauté si grande,
Vn Angé adonq' me semble regarder.
Lors te faisant d'amé, & de corps offrande
Ne puis le coeur idolatre garder,
Qu'il ne t'adoré, & ses veulx ne te rande.*

XXXIX.

*Plus ferme foy ne fut onques iurée
A nouueau prince, ô ma seule princesse !
Que mon amour, qui vous fera sans cesse
Contre le temps, & la mort assuree.
De fosse creuse, ou de tour bien murée
N'a point besoing de ma foy la fortresse,
Dont ie vous fy' dame, roiné, & maistresse,
Pour ce qu'ell' est d'eternelle durée.
Thefor ne peult sur ellé estre vainqueur,
Vn si vil prix n'aquier vn gentil coeur :
Non point faueur, ou grandeur de lignage,
Qui eblouist les yeulx du populaire,
Non la beauté, qui vn leger courage
Peult emouuoir, tant que vous, me peult plaire.*

XL .

*Si des saincts yeulx qui ie vois adorant,
Vient mon ardeur, si les mieuns d'heur en heure
Par le degout des larmes, que ie pleure,
Donnent vigueur à mon feu deuorant,
Si mon esprit vif dehors, & mourant
Dedans le cloz de sa propre demeure,
Vous contemplant, permet bien que ie meure
Pour estré en vous, plus qu'en moy, demeurant,
Bien est le mal & violent, & fort,
Dont la douceur coupable de ma mort
Me faict aueuglé à mon prochain dommage.
Cruel tyran de la serue pensée,
De ce loyer est donq' recompensée
L'ame qui faict à son seigneur hommage.*

XL I .

*Ie suis semblable au marinier timide,
Qui voyant l'air ça, & là se troubler,
La mer ses flots ecumeux redoubler,
Sa nef gemir soubz ceste force humide,
D'art, d'industrie, & d'esperance vide
Pense le ciel, & la mer s'assembler,
Se met à plaindre, à crier, à trembler,
Et de ses vœux les Dieux enrichir cuyde.
Le nocher suis, mes penfers sont la mer,
Soupirs, & pleurs sont les vents, & l'orage,
Vous ma Déesse êtes ma clerc étoile,
Que seule doy', vœux, & puis reclamer,
Pour affermer la nef de mon courage,
Et eclersir tout ce ténébreux voile.*

XL II .

*Les chaux soupirs de ma flamme incongne
Ne sont soupirs, & telz ne les veulx dire,
Mais bien un vent : car tant plus ie soupire,
Moins de mon feu la chaleur diminue.*

*Ma vie en est toutesfois soutenue,
Lors que par eulx de l'ardeur ie respire,
Ma peine aussi par eulx mesmes empire,
Veu que ma flamme en est entretenue.
Tout cela vient de l'Amour, qui enflamme
Mon estomac d'une eternelle flamme,
Et puis l'euenté au tour de luy volant.
O petit Dieu, qui terre, & ciel allumes !
Par quel miracle en feu si violent
Tiens-tu mon coeur, & point ne le consumes ?*

XLIII.

*Penſer volage, & leger comme vent,
Qui or' au ciel, or' en mer, or' en terre
En un moment cours, & recours grand erre,
Vouloir au ſejour des ombres bien ſouuent.
Et quelque part, que voies t'esleuant,
Ou rabaiſſans, cell, qui me faict guerre,
Celle beauté, toujours deuant toy erre,
Et tu la vas d'un leger pie ſuyuant.
Pourquoy ſuis-tu (ô penſer trop peu ſage !)
Ce, qui te nuist ? pourquoy vas-tu ſans guide,
Par ce chemin plein d'erreur variable ?
Si de parler au moins euſſes l'uſage,
Tu me rendrois de tant de peines vide,
Toy en repos, & elle pitoyable.*

XLIII.

*Au gouſt de l'eau la fieure ſe rappaiſe,
Puis s'euertue au cours, qui ſembloit lent,
Amour auſſi m'est humble, & violent
Quand le coral de voz leures ie baiſe.
L'eau gouté à gouté anime la fournaize
D'un feu couuert le plus etincelant :
L'ardent deſir, que mon coeur va celant,
Par voz baiſers ſe faict plus chault que braize.
D'un grand traict d'eau, qui freſchement diſtile,*

*Souuent la fleur est tainte, Madame.
L'ondé à grand flot ren la flammé inutile.
Mais ô baisers, delices de mon ame !
Vous ne pouriez, & fußiez vous cent mile,
Guerir ma fleur, ou eteindre ma flamme.*

X L V .

*Ores qu'en l'air le grand Dieu du tonnerre
Se rué au seing de son epoußé amée,
Et que de fleurs la nature semée
A faict le ciel amoureux de la terre.
Or' que des ventz le gouuerneur deßerre
Le doux Zephire, & la forest armée
Voit par l'épaiz de sa neuue ramée
Maint libré oiseau, qui de tous coutez erre.
Je vois faisant vn cry non entendu
Entre les fleurs du sang amoureux nées
Pasle, deßoubz l'arbre paslé etendu :
Et de son fruict amer me repaißant,
Aux plus beaux iours de mes verdes années
Vn triste hiuer sen' en moy renaißant.*

X L V I .

*Lequel des Dieux fera que ie ne sente
L'heureux malheur de l'espoir, qui m'attire,
Si le plaisir, fuiect de mon martire,
Fuyant mes yeulx à mon coeur se presente ?
Quel est le fruict de l'incertaine attente,
Ou sans profit si longuement i'aspire ?
Quel est le bien, pour qui tant ie soupire ?
Quel est le gaing du mal qui me contente ?
Qui guerira la playe de mon coeur ?
Qui tarira de mes larmes la source ?
Qui abattra le vent de mes soupirs ?
Montre le moy, ô celeste vainqueur !
Qui as finy le terme de ma course
Au ciel, ou est le but de mes desirs.*

XLVII.

*Le doulx sommeil paix, & plaisir m'ordonne,
Et le reueil guerré, & douleur m'apporte,
Le faulx me plaist, le vray me deconforte,
Le iour tout mal, la nuit tout bien me donne.
S'il est ainsi, soit en toute personne
La verité enseuelié, & morte,
O animaulx de plus heureuse sorte,
Dont l'oeil fix mois le dormir n'abandonne !
Que le sommeil à la mort soit semblant,
Que le veiller de vie ait le semblant,
Je ne le dy, & le croy' moins encores.
Ou s'il est vray, puis que le iour me nuist
Plus que la mort, ô mort, veilles donq' ores
Clorre mes yeulx d'vné eternelle nuit.*

XLVIII.

*Perç Ocean, commencement des choses,
Des Dieux marins le sceptre vertueux,
Qui maint ruisseau, & fleuve impetueux
En ton seing largé enfermes, & composes :
Tu ne sens point, quand moins tu te reposes,
Plus s'irriter de flots tempestueux
Contre tes bords, qu'en mon coeur fluctueux
Je sen' de ventz, & tempestes enclofes.
Helas reçois mes chaudes larmes donques
En ton liquidé : eteins leur feu, si onques
Tu as senty d'amour quelque scintile,
Et si tes eaux peuuent le feu eteindre,
Qui rend la foudre, & trident inutile,
Et qui se faict iusques aux enfers creindre.*

XLIX.

*Sacré rameau, de celeste presage,
Rameau, par qui la colombe enuoyée,
Au demeurant de la terre noyée
Porta iadis vn si ioyeux message.*

*Heureux rameau, soubz qui gist à l'ombrage
La doulce paix icy tant desirée,
Alors que Mars, & la Discorde irée
Ont tout remply de feu, de sang, de rage :
S'il est ainsi que par les saintz escriptz
Sois tant loué, hélas ! reçois mes criz,
O mon seul bien ! ô mon espoir en terre !
Qui seulement ne me temoignes ores
Paix, & beaux temps : mais toy mesmes encores
Me peulx sauuer de naufrage & de guerre.*

L .

*Si mes penfers vous estoient tous ouuers,
Si de parler mon coeur auoit l'vsaige,
Si ma constance estoit peinte au visaige,
Si mes ennuis vous estoient decouuers,
Si les soupirs, si les pleurs, si les vers
Montroient au vif vne amoureuse raige,
Lors ie pourroy' flechir vostre couraige,
Vouloir à pitié mouuoir tout l'univers.
A doncq' Amour seul tesmoing de ma peine
Vous pouroit estre vne preuve certaine
De ma fidelité, & serue loyauté,
Qui d'auisi loing deuant les autres passe,
Qui le parfaict de vostre belle face
Hausse le chef sur toute aultre beaulté.*

L I .

*O toy, a qui, a esté ottroyé
Voir cete flammé ardent, qui s'entretient
En l'estomac du Geant, qui soutient
Un mont de feu sur son doz foudroyé.
Et cetuy la, qui l'oyseau dédié
Au Dieu vangeur, qui la foudre en main tient
Paist d'un poumon, qui tousiours luy reuient,
Au froid sommet de Caucase lié.
Je te supply' imaginer encore*

*Ce, qui mon coeur bruslé, englacé, & deuore
Sans me donner le loysir de respirer.
Lors me diras, voyant ma peine telle,
Tu fers d'exemple, à qui osé aspirer
Trop hardiment à chose non mortelle.*

L I I .

*Mere d'Amour, & fille de la mer,
Du cercle tiers lumiere souuerene,
Qui ciel, & terre, & champs semez d'arene
Peuz iusq' au fond des ondes enflammer.
Toy, qui le doux mesles avec l'amer,
Quand ce beau riz, qui le ciel rassere,ne,
De tous les Dieux le plus cruel refrène,
Et le contrainct ton aide reclamer,
Dont luy tout plein de ce tant doux venin
Entre tes bras paist son oeil ia benin
En ta diuiné, & celeste beauté.
Te plaise (helas) Déessé, à ma priere,
Flechir vn peu ceste mienne guerriere,
Qui a trop plus, que Mars, de cruauté.*

L I I I .

*Voyant au ciel tant de flambeaux ardents,
Ie dy souuent, ô beauté non pareille !
Si le dehors est si plain de merueille,
Combien parfaict doit estre le dedens ?
Si tes beaux yeulx traictz, & flammes dardans
Luyfent sur moy, mon ame se reueille
Au paradis, que ta bouche vermeille
Ouure aux espriz, qui te sont regardans.
Mais quand ie sen' soubz ta douce beauté
L'horrible enfer de ta grand' cruauté,
Ce qui est beau me semble estre cruel.
Mesme le ciel, qui tant me fouloit rire,
Me faict douter si plaifaint ie doy' dire
Son beau seiour, qui est perpetuel.*

L I I I I .

*Or' que la nuit son char étoilé guide
Qui le silence, & le sommeil rameine,
Me plaist lascher, pour defaigrir ma peine
Aux pleurs, aux criz, & aux soupirs la bride.
O ciel ! ô terre ! ô element liquide !
O ventz ! ô bois ! rochers, monteignè, & plaine,
Tout lieu desert, tout riuagè, & fontaine,
Tout lieu remply, & tout espace vide.
O demyz Dieux ! ô vous nymphes des bois !
Nymphes des eaux, tous animaux duiers,
Si onq' auez senty quelque amitié,
Veillez piteux ouyr ma triste voix,
Puis que ma foy, mon amour, & mes verse
N'ont sceu trouuer en Madame pitié.*

L V .

*O foiblè esprit, chargé de tant de peines,
Que ne veulx-tu soubz la terre descendre ?
O coeur ardent, que n'es-tu mis en cendre ?
O tristes yeulx, que n'estes-vous fontaines ?
O bien douteux ! ô peines trop certaines !
O doux sçauoir, trop amer à comprendre,
O Dieu qui fais, que tant i'ose entreprendre,
Pourquoy rends-tu mes entreprises vaines ?
O ieunè archer, archer qui n'as point d'yeulx,
Pourquoy fî droict as-tu pris ta visée ?
O vif flambeau, qui embrases les Dieux,
Pourquoy as-tu ma froideur attifée ?
O face d'angè ! ô coeur de pierre dure !
Regardè au moins le torment, que i'endure.*

L V I .

*Amour voulant hauffer le chef vainqueur
Deffus la craintè à la noire sequelle,
Mist l'esperancè, & la bandè avec' elle,
Sa bande blanchè au plus fort de mon coeur.*

*Amour est fort, mais foiblè est la vigueur
De l'esperancè, & la tourbe cruelle
A ceinct le lieu d'horreur perpetuelle,
Le foudroyant du canon de rigueur.
Mais repoussez l'effort de la gent noire,
Vous, qui tenez le fort de la victoire,
N'avez-vous point de voz subiects emoy ?
Si vous souffrez que cete prisè aduienne,
Vous y aurez plus grand' perte, que moy,
Veü, que la placè est plus vostre, que mienne.*

L V I I .

*Qui a nombré, quand l'astre, qui plus luit,
Ia le milieu du bas cerclè enuironne,
Tous ces beaux feux, qui font vne couronne
Aux noirs cheueux de la plus clere nuit,
Et qui a sceu combien de fleurs produit.
Le verd printemps, combien de fruictz l'autonne,
Et les thesors, que l'inde riche donne
Au marinier, qu'auarice conduit.
Qui a conté les etincelles viues
D'Aetne, ou Vesuue, & les flotz, qui en mer
Hurtent le front des ecumeuses riues,
Celuy encor' d'une, qui tout excelle,
Peult les vertuz, & beautez estimer,
Et les tormens, que i'ay pour l'amour d'elle.*

L V I I I .

*Cet' humeur vient de mon oeil, qui adore
Ton saint protraict, seul Dieu de mon foucy,
De mon cueur part maint soupir adoucy,
De tes yeulx sort le feu, qui me deuore.
Donques le prix de celuy, qui t'honnore,
Est-ce la mort, & le marbrè endurcy ?
O pleurs ingratz ! ingratz soupirs aussi
Mon feu, ma mort, & ta rigueur encore.
De mon esprit les aefles sont guidées*

*Iusques au feing des plus haultes Idées
Idolatrant ta celeste beaulté.
O doulx pleurer ! ô doulx soupirs cuifans !
O doulcē ardeur de deux Soleilz luisans !
O doulce mort ! ô doulce cruaulté !*

L I X .

*Moy, que l'amour à faict plus d'un Lëandre,
De cest oyseau prendray le blanc pennaige,
Qui en chantant plaingt la fin de son aage
Aux bordz herbuz du recourbé Mëandre.
Dessoubz mes chantz voudrôt (possible) apprendre
Maint bois sacré, & maint antre sauuage
Non gueres loing de ce fameux riuage,
Ou Meine va dedans Loyre se rendre.
Puis descendant en la saincte forest,
Ou maint amant à l'vmbragé encor 'est,
Iray chanter au bord obliuieux,
D'ou arrachant vostre bruit non pareil,
De reuoler icy hault enuieux,
Luy feray voir l'un, & l'autre soleil.*

L X .

*Diuin Ronfard, qui de l'arc à sept cordes
Tiras premier au but de la memoire
Les traictz aelez de la Françoisse gloire,
Que sur ton luc haultement tu accordes.
Fameux harpeur, & prince de noz Odes,
Laisse ton Loir haultain de ta victoire,
Et vien sonner au riuage de Loire
De tes chansons les plus nouuelles modes.
Enfonce l'arc du vieil Thebain archer,
Ou nul que toy, ne sceut onq' encocher
Des doctes fœurs les faiettes diuines,
Porte pour moy parmy le ciel des Gaulles
Le saint bonneur des nymphes Angeuines,
Trop pesant faix pour mes foibles epaules.*

L X I .

*Allez mes vers, portez deffus voz aeles
Les fainctz rameaux de ma plante diuine,
Seul ornement de la terrè Angeuine,
Et de mon coeur les viues etincelles.
De vostre vol les bornes feront telles,
Que des l'Aurorè, ou le Soleil decline,
Ie voy defia le monde, qui s'incline
A la beauté des beautez immortelles.
Si quelqu'un né soubz amoureuxè etoile
Daignè eclersir l'obscur de vostre voile
Priez, qu'Amour luy soit moins rigoureux :
Mais s'il ne veult, ou ne peult concevoir
Ce que ie sen', souhaitez luy de voir
L'heureux obiect, qui m'a faict malheureux.*

L X I I .

*Qui voudra voir le plus precieux arbre,
Que l'orient, ou le midy auoüe,
Viennè, ou mon fleuuè en ses ondes sie ioüe :
Il y verra, l'or, l'iuoirè, & le marbre.
Il y verra les perles, le cinabre,
Et le cristal : & dira, que ie loüe
Vn dignè obiect de Florencè, & Mantoüe,
De Smyrnè encor', de Thebes, & Calabre.
Encor' dira, que la Touurè, & la Seine,
Auec' la Saone arriueroyent à peine
A la moitié d'un fi diuin ouurage :
Ne cetuy la, qui naguèrè à faict lire
En lettres d'or graué sur son riuage
Le vieil honneur de l'unè, & l'autre Lire.*

L X I I I .

*Ma plus grand'forcè estoit retraictè au coeur,
Et contrè Amour faisoit plus de deffence,
Quand ce cruel pour venger tellè offence,
Feut par mes yeulx de ma vertu vainqueur.*

*Lors de ses traictz ne sentoy' la rigueur,
Lors ie n'auoy' de son feu congnoissance,
Lors ne cuidoy' que sa haulte puissance
Sur ma foibleffé eust aucune vigueur.
Mais, ô le fruict de ma bellé entreprise !
Il a choisi pour gaing de ma victoire
Au plus hault ciel la beauté, qui me tue :
La, fault chercher le bien, que tant ie prise,
Faisant à tous par mon malheur notoire
Que l'homme en vain contre Dieu s'euertue.*

L X I I I I .

*Comme iadis l'ame de l'vniuers
Enamouré en sa beaulté profonde
Pour façonner cete grand' forme ronde,
Et l'enrichir de ses thesors diuers,
Courbant sur nous son templé aux yeulx ouuers,
Separa l'air, le feu, la terre, & l'onde,
Et pour tirer les semences du monde
Sonda le creux des abismes couuers :
Non autrement ô l'ame de ma vie !
Tu feus à toy par toymesme rauie
Te voyant peinté en mon affection
Lors ton regard d'un accord plus humain
Lia me sens, ou Amour de sa main
Forma le rond de ta perfection.*

L X V .

*Ces cheueux d'or, ce front de marbré, & celle
Bouche d'oeillez, & de liz toute pleine,
Ces doux soupirs, cet' odorant haleine,
Et de ces yeulx l'uné, & l'autre étincelle,
Ce chant diuin, qui les ames rapelle,
Ce chaste ris, enchanteur de ma peine,
Ce corps, ce tout, bref cete plus qu'humaine
Doulce beauté si cruellement belle,
Ce port humain, cete grace gentile,*

*Ce vif esprit, & ce doulx graue stile,
Ce hault penser, cet' honneste silence,
Ce sont les haims, les appaz, & l'amorse,
Les traictz les rez, qui ma debile force
Ont captiué d'un humble violence.*

L X V I .

*Pour mettré en vous sa plus grande beauté,
Le ciel ouurit ses plus riches thesors :
Amour choifit de ses traictz les plus fors,
Pour me tirer sa plus grand' cruauté.
Les Astres n'ont de luire liberté,
Quand le Soleil ses rayons met dehors :
Ou apparoiſt vostre celeste corps,
La beauté meſmè y perdrait sa clerté.
Si le torment de mes affections
Croist à l'egal de voz perfections,
Et ſi en vous plus qu'en moy ie demeure :
Pourquoy n'as-tu ô fiere destinée !
Rompu le fil de ma vie obſtinée ?
Je ne croy point, que de douleur on meure.*

L X V I I .

*Sus chaulx ſoupirs, allez à ce froid coeur,
Rompez ce glaz, qui ma poitrinè enflamme.
Et vous mes yeulx, deux teſmoins de ma flâme,
Faictes pluuoir vne triste liqueur.
Allez penſers, flechir cete rigueur,
Engraez moy au marbre de cetè ame,
Et vous mes vers, criez deuant Madame,
Mort, ou mercy ſoit fin de ma langueur.
Dictes, comment ces tenailles d'yuoire
Pour animer l'immortel de sa gloire
Ont arraché mon esprit de sa place,
Et que mon coeur rien qu'elle ne respire.
O bien heureux qui void sa belle face !
O plus heureux, qui pour elle ſoupire !*

L X V I I I .

*Que n'es-tu las (mon desir) de tant fuyure
Celle, qui est tant gaillardé à la fuite ?
Ne la vois-tu deuant ma lente fuite
Des laqs d'amour voler franché, & deliure ?
Ce faulx espoir, dont la douceur m'enyure
Tout en vn poinct m'arreste, & puis m'incite,
Me pouffé en hault, & puis me precipite,
Me faict mourir, & puis me faict reuiure,
Ainsi courant de sommez en sommez
Auec' Amour, ie ne pense iamais
Fol desir mien, à te haulser la bride.
Bien m'as-tu donq' mis en proyé au danger,
Si ie ne puis à mon gré te ranger,
Et si i'ay pris vn aueugle pour guide.*

L X I X .

*L'enfant cruel de sa main la plus forte
M'ouurit le flanc, qui est le plus debile.
Plantant au roc de mon coeur immobile
Le sainct rameau, qu'en mon ame te porte.
Toute vertu, tout bonheur, toute forte
De bonne gracé, & de façon gentile
Sont pour raciné à la plante fertile,
Dont la haulteur iusq' au ciel me transporte.
L'eau de mes yeulx, & la viue chaleur
De mes soupirs en vigueur la maintiennent :
Son pasle teinct reffemblé à ma couleur.
La, mes ecriz fueille seiche deuiennent :
Mon vain espoir y est tousiours en fleur,
Et mes ennuiz sont les fruictz, qui en viennent.*

L X X .

*Cent mile fois, & en cent mile lieux
Vous rencontrant, ô ma doulce guerriere !
Le pié tremblant me retiré en arriere
Pour auoir paix auecques voz beaulx yeulx.*

*Mais ie ne puis, & ne pouroient les Dieux
Frener le cours de ma volonté fiere.
Si ie le puis, la superbe riuiere
Fera le sien monter iusques aux cieulx.
Que te sert donq' eloingner le vainqueur
O toy mon oeil ! j'i au milieu du coeur
Ie sen' le fer, dont il fault que ie meure ?
Ainsi le cerf par la plainé elancé
Euite l'arc meurtrier, qui l'a bleßé,
Mais non le traict, qui tousjours luy demeure.*

L X X I .

*Le crespé honneur de cet or blondissant
Sur cet argent vny de tous coutez,
Sur deux soleilz deux petiz arcz voutez,
Deux petiz brins de coral rougissant,
Ce cler vermeil, ce vermeil vnissant
Oeillez & lyz freschement enfantez,
Ces deux beaux rancz de perles, bien plantez,
Et tout ce rond en deux pars finissant,
Ce val d'albastré, & ces coutaux d'iuoire,
Qui vont ainsi comme les flotz de Loire
Au lent soupir d'un Zephiré adoulci,
C'est le moins beau des beautez de Madame,
Mieulx engrauéé, au marbre de mon ame,
Que sur mon front n'en est peinct le soucy.*

L X X I I .

*Ce voile blanc, que vous m'auiez donné,
Ie le comparé à ma foy netté, & franche,
L'antique foy portoit la robe blanche,
Mon coeur tout blanc est pour vous ordonné.
Son beau caré d'ouuragé enuironné,
Seul ornement & thefor de ma manche,
Pour vostre nom, porte l'heureuse branche
De l'arbre saint dont ie suis couronné.
Mile couleurs par l'aiguillé y sont iointes,*

*Amour a faict en mon coeur mile pointes.
La, font encor ' sans fruict bien mile fleurs.
O voilè heureux, combien tu es vtile
Pour effuyer l'oeil, qui en vain distile
Du fond du coeur mile ruisseaux de pleurs !*

L X X I I I .

*Le beau cristal des saintz yeulx de Madame
Entre le lyz, & rofes degoutoit,
Et cependant Amour, qui le goutoit,
En arrousa le iardin de mon ame.
Au soupirer, qui les marbres entame,
Le ciel pleurant, & triste se voûtoit,
Et le Soleil, qui pleindre l'ecoutoit,
S'osta du chef les rayons de sa flâme.
Les ventz brusfloient d'une chasté amitié,
L'air, qui au tour s'enflammoit de pitié,
En fist pluuoir vne triste rousée,
Mes yeulx estoient deux fontaines de pleurs,
La terrè adonq' qui en fut arroufée,
En fist sortir milè amoureuses fleurs.*

L X X I I I I .

*Si le pinceau pouuoit montrer aux yeulx
Ce que le ciel, les Dieux, & la Nature
Ont peint en vous, plus viuante peinture
Ne virent onq' de Grece les ayeulx.
Toy donq' amant, dont l'oeil trop curieux
Prent seulement des beautez nourriture,
Fiche ta veüë en cete protraicture,
Dont la beauté plairoit aux plus beaux Dieux.
Mais si la viuë, & immortellë image
Ne te deplaißt, seule qui le dommage
De maladie, ou du temps ne doit craindre :
Voy ses ecriz, oy son diuin sçauoir,
Qui mieulx au vif l'esprit te fera voir,
Que le visagé Appelle n'eust sçeu peindre.*

L X X V .

*Nymphes, meslez voz plus vermeilles roses
Parmy les lyz, qui sont plus blanchiffans,
Et les oeillez qui sont plus rougiffans,
Parmy les fleurs plus freschement declosés.
De tout cela, & des plus belles choses,
Que vous ayez en voz prez verdiffans,
Faictes bouquez, & chappeaux floriffans,
Or' que des champs les beautez sont enclofes.
Et toy, qui fais du monde le grand tour,
Bien que tu n'ay's au taureau faict retour,
En mile fleurs, & mil', & mil' encore
Peinctz mes ennuiz, & qu'on y puisse lire
Le nom, qu'Aniou doit furtout autrè elire
Pour decorer celle qui le decore.*

L X X V I .

*Quand la fureur, qui bat les grandz coupeaux,
Hors de mon coeur l'Oliuè arachera,
Avec le chien le loup se couchera,
Fidele gardè aux timides troupeaux.
Le ciel, qui void avec tant de flambeaux,
Le violent de son cours cessera
Le feu sans chault, & sans clerté sera,
Obscur le ront des deux astres plus beaux.
Tous animaulx changeront de seiour
L'un avec l'autrè, & au plus cler du iour
Reffemblera a la nuit humidè, & sombre,
Des prez seront semblables les couleurs,
La mer sans eau, & les forestz sans ombre,
Et sans odeur les roses, & les fleurs.*

L X X V I I .

*O fleuuè heureux, qui as sur ton riuage
De mon amer la tant doulce racine,
De ma douleur la seule medicine,
Et de ma soif le desirè bruuage !*

*O roc feutré d'un verd tapy sauuage !
O de mes vers la source cabaline !
O belles fleurs !   liqueur cristaline !
Plaisirs de l'oeil, qui me tient en seruage.
Ie ne suis pas sur vostré aise enuieux,
Mais si t'auoy' pitoyable les Dieux,
Puis que le ciel de mon bien vous honnore,
Vous sentiriez aussi ma flamme viue,
Ou comme vous, ie seroy' fleuue, & riue,
Roc, source, fleur, & ruisseau encore.*

L X X V I I I .

*La Canicule au plus chault de sa rage
Ne faict trouuer la fresche onde si belle,
Ny l'arbrisse au si doucement appelle
Le voyageur au fraiz de son ombrage.
La santé n'est de si ioyeux presage
Au lent retour de sa clerté nouuelle,
Que le plaisir en moy se renouuelle,
Quand i'appercoy l'angelique visage,
Soit, qu'en riant ses leures corallines
Montrent deux rancz de perles cristallines,
Soit qu'elle parle, ou danse, ou b le, ou chante,
Soit que sa voix diuinement accorde
Auec' le son de la parlante chorde,
Tous mes ennuis doucement elle enchante.*

L X X I X .

*Du ciel descend tout celeste pouuoir,
Pour decorer cet' ame bien heureuse,
Qui dessus toy ma terre plantureuse,
Comm  vn Phenix faict ses aestes mouuoir.
Le Dieu de Loir  enflammé de la voir
Aurd iusq' au fond de son onde plus creuse.
O grand' beauté,   puissanc  amoureuse,
Qui faict aux eaux nouveau feu concevoir !
S'elle est   riue, il semble que les fleuves*

*Tardent leurs cours : s'ellé erre par les bois,
Les chesnes vieulx en prennent robes neufues.
Le ciel courbé se mire dans ses yeulx :
Echo respond à sa diuine voix,
Qui faict mourir les hommes, & les Dieux.*

L X X X .

*Toy, qui courant a voilé haulté, & pleine
Sage, ruzé, & bienheureux nocher,
Loing du destroict, du pyraté, & rocher
Voles hardy ou le defir te meine,
Ne crain pourtant, oyant ma souueréne,
Caler la voilé, ou les ancrs lâcher.
Sa doulce voix ne te poura fâcher,
Voix angeliqué, & non d'une Seréne.
Si tu la vois, tu verras le soleil
Du beau visagé, à cetuy-la pareil,
Que l'Océan de ses longs braz enferre.
O mile fois le bien aimé des Dieux !
Qui sans mourir, & sans voler aux cieulx,
Peult contempler le paradis enterre !*

L X X X I .

*Celle, qui tient l'aele de mon defir,
Par vn feul ris achemine ma trace
Au paradis de sa diuine grace,
Diuin seiour du Dieu de mon plaisir.
La les amours volent tout à loisir,
La est l'honneur, engraué sus sa face
La les vertus, ornement de sa race,
La les beautez, qu'au ciel on peult choisir.
Mais si d'un oeil foudroyant elle tire
Dessus mon chef quelque traict de son ire,
I'abismé au fond de l'éternelle nuit.
La n'est ma soif aux ondes periffante,
La mon espoir & se fuit, & se fuit,
La meurt sans fin ma peine renaiissante.*

L X X X I I .

*Vous, qui aux bois, aux fleuves, aux campagnes,
A cri, à cor, & à course hatue
Suyez des cerfs la trace fugitive,
Avec 'Diané, & les Nymphes campagnes,
Et toy ô Dieu ! qui mon riuage baignes,
As-tu point veu vne Nymphé craintive,
Qui va menant ma liberté captive
Par les sommets des plus hautes montaignes ?
Helas enfans ! si le sort malheureux
Vous monstré à nu sa cruelle beauté,
Que telle ardeur longuement ne vous tienne.
Trop fut celui chasseur auantureux,
Qui des ses chiens sentit la cruauté,
Pour auoir veu la chaste Cyntienne.*

L X X X I I I .

*Deia la nuit en son parc amassoit
Vn grand troupeau d'étoiles vagabondes,
Et pour entrer aux cauernes profondes
Fuyant le iour, ses noirs cheuaulx chassoit.
Deia le ciel aux Indes rougissoit,
Et l'Aulbé encor 'de ses tresses tant blondes
Faisant grebler mille perlettes rondes,
De ses thesors les prez enrichissoit.
Quand d'occident, comme vné étoile viue,
Le vy sortir dessus ta verde riue
O fleuve mien ! vne Nymphé en rient.
Alors voyant cete nouuellé Aurore,
Le iour honteux d'un double teint colore,
Et l'Angevin, & l'Indiqué orient.*

L X X X I I I I .

*Seul, & pensif par la deserte plaine
Refuant au bien, qui me faict doloireux,
Les longs baisers des collombs amoureux
Par leur plaisir firent croire ma peine.*

Heureux oiseaux, que vostre vie est pleine
De grand' douceur ! ô baisers sauoureux !
O moy deux fois, & trois fois malheureux,
Qui n'ay plaisir que d'esperance vaine !
Voyant encor' sur les bords de mon fleuve
Du sep lascif les longs embrassements,
De mes vieulx maux ie fy' nouuellé epreuve.
Suis-ie donq' veuf de mes sacrez rameaux ?
O vigné heureuse ! heureux enlacements !
O bord heureux ! ô bien heureux ormeaux !

L X X X V .

Parmy les fleurs ce faulx Amour tendit
Vne ré d'or legerement coulante,
Soubs les rameaux d'une diuine Plante,
Ou de pié coy ce cruel m'attendit.
Bien me sembla, que quelque voix me dît,
Haste les paz de ta course trop lente :
Quand vne main doucement violente
Serrant la corde à terre m'etendit.
Lors ie fu' pris : & ne me prenoy' garde,
Qu'en mile nœuds lié ie me regarde
En la prifon d'une beauté celeste.
La est ma foy, gëolier nuit, & iour.
O doulce chartre ! ô bienheureux seiour !
Qui m'a rendu la liberté moleste.

L X X X V I .

Pres d'un boccagé, au milieu d'une beau pré,
Ou d'un ruisseau la frescheur tousiours dure,
Ie te feray un autel de verdure
De mile fleurs tout au tour diapré.
La ie pendray en un tableau sacré
A ton saint nom, une riche peinture,
Ou ie feray de vers une ceinture,
De mile vers, s'ilz te viennent à gré.
Soupire donq' de ta plus doulcé haleine,

*Me decourant sur ce col de porphire
Ces laqs dorez coupables de ma peine.
Ainsi, des vens te soit donné l'empire,
Ainsi ta Flore, ô bienheureux Zephire !
Te soit tousiours, & tousiours plus humaine.*

L X X X V I I .

*Vent doux soufflant, vent des vens souverain,
Qui voletant d'aeles bien empanées
Fais respirer de souèves halénées
Ta douce Floré au visage serain.
Pren de mes mains ce vase, qui est plein
De mille fleurs avec 'l'Aurore nées,
Et mil' encor' à toy seul destinées,
Pour t'en couvrir & le front, & le feing.
Encependant, au thesor de ces riués
Je pilleray ces emeraudes viues,
Ces beaux rubiz, ces perles, & saphirs,
Pour mettré en l'or des treffes vagabondes,
Qui ça, & la folastrent en leurs ondes,
Grosses du vent de tes plus doux soupirs.*

L X X X V I I I .

*Si longue foy peult meriter merci,
J'auray le gaing de ma perte passée,
Si mon destin touté ardeur n'a chassée
Du beau soleil, dont ie suis eclerci.
Amour, qui fut longuement endurci,
Ores piteux à mon amé offensée,
A mis les yeulx au creux de ma pensée
Cler à luy seul, à tout autré obscurci.
La forest prent sa verde robe neufue,
La terré aussi, qui naguéré étoit veufue,
Promet de fruictz vné accroissance pleine.
Or cesse donq' l'hiuer de mes douleurs,
Et vous plaisirs, naissiez avec 'les fleurs
Au beau soleil, qui mon printemps rameine.*

L X X X I X .

*Zephire souffle, & sa Dame ramène
Les belles fleurs, dont la terre est couverte.
La forest neuve oit sur sa teste verte
Progne gemir, & pleindre Philomene.
Le ciel trompeur, qui le front rassereine,
De ses thesors nous tient la porte ouverte,
Et pour tirer vn gaing de nostre perte,
De nouveaux fruictz la Nature a faict pleine.
Tous animaux, qui cheminent, & noient,
Qui vont glissant, & qui par l'air se ioient,
sentent le feu, & ie suis le feu mesme.
Vous seulement osez faire la guerre
Contre celui, dont la puissance extreme
Domte le ciel, l'air, la mer, & la terre.*

X C .

*Toy, qui fis voir la lumiere incongrue,
Au chaste filz du ialoux inhumain,
Quand tu pillas d'une trop docte main
La proye en vain de Pluton retenue.
L'horrible Dieu, qui tonne sur la nue,
Meu iustement pour son frere germain
Darda les traictz vangeurs du sort humain,
Te foudroyant, de sa flamme congneue.
Las moy chetif ! qui l'obliuieux bord
Malgré l'Enfer, Acheron, & son port
Ay depouillé de sa plus riche proye :
Celle, que i'ay faict compaignie des Dieux,
Me bat, me poingt, me brusle, me foudroye
Par les doux traictz, qui sortent de ses yeulx.*

X C I .

*Rendez à l'or cete couleur, qui dore
Ces blonds cheveux, rendez mil' autres choses.
A l'orient tant de perles encloses,
Et au Soleil ces beaux yeulx, que i'adore.*

*Rendez ces mains au bland yuoiré encore,
Ce feing au marbré, & ces leures aux roses,
Ces doulx foupirs aux fleurettes declofes,
Et ce beau teint à la vermeillé Aurore.
Rendez aufi à l'amour tous fes traictz,
Et à Venus fes graces, & attraictz :
Rendez aux cieulx leur celesté harmonie.
Rendez encor' ce doulx nom à son arbre,
Ou aux rochers rendez ce coeur de marbre,
Et aux lions cet' humble felonnie.*

X C I I .

*Ce bref espoir, qui ma tristesse alonge,
Traitré à moy seul, & fidelé à Madame,
Bien mile fois a promis à mon ame
L'heureuse fin du foucy, qui la ronge.
Mais quand ie voy' sa promesse estré vn songe
Ie le maudy', ie le hay', ie le blâme :
Puis tout soudain ie l'inuoqué & reclame,
Me repaissant de sa doulce mensonge.
Plus d'une fois de moy ie l'ay chassé :
Mais ce cruel, qui n'est iamais lassé
De mon malheur, à voz yeulx se va rendre.
La faict sa plainte : & vous qui iours & nuitz
Auecques luy riez de mes ennuiz,
D'un seul regard le me faictes reprendre.*

X C I I I .

*Ores ie chanté, & ores ie lamente,
Si l'un me plaist, l'autre me plaist aufi,
Qui ne m'aresté à l'effect du souci,
Mais à l'obiet de ce, qui me tormente.
Soit bien, ou mal, defespoir, ou attente,
Soit que ie bruslé, ou que ie soy' transi,
Ce m'est plaisir de demeurer ainsi :
Egalement de tout ie me contente.
Madame donc, Amour, ma destinée*

*Ne changent point de rigueur obstinée,
Ou hault, ou bas la Fortune me pouffe.
Soit que ie viuë, ou bien soit que ie meure,
Le plus heureux des hommes ie demeure,
Tant mon amer a la racine doulce.*

X C I I I I .

*Quand voz beaux yeulx Amour en terrë incline,
Et voz espriz en vn soupir assemble
Auec 'ses mains, & puis les defassemble
D'une voix clerë, angeliquë, & diuine,
Alors de moy vne doulce rapine
Se faict en moy : ie me pers, il me semble
Que le penser, & le vouloir on m'emble
Auec le coeur, du fond de la poitrine.
Mais ce doulx bruit, dont les diuins accens
Ont occupé la porte de mes sens,
Retient le cours de mon ame rauie.
Voila comment sur le mestier humain
Non les trois foeurs, mais Amour de sa main
Tift, & retift la toile de ma vie.*

X C V .

*Dieu qui reçois en ton giron humide
Les deux ruisseaux de mes yeulx larmoyans
Qui en tes eaux sans cesse tou noyans
Enflent le cours de ta course liquide.
Quand fut-ce, ô Dieu ! qu'en la carriere vide
De ton beau ciel, ces cheueux ondoyans,
Comme tes flotz au vent s'ebanoyans
Deça dela vogueoient à pleine bride ?
Ce fut alors, que cent nymphes captiues
Entre tes braz, sortirent sur leurs riues,
Laiissant le creux de ta blonde maison.
Ce fut alors que les Dieux & l'année
Firent sur toy, ma terre fortunée,
Renaistre l'or de l'antique saison.*

X C V I .

*Ny par les bois les Driades courantes,
Ny par les champs les fiers scadrons armez,
Ny par les flotz les grands vaisseaux ramez,
Ny sur les fleurs les abeilles errantes,
Ny des forestz les treffes verdoyantes,
Ny des oiseaux les corps bien emplumez,
Ny de la nuit les flambeaux allumez,
Ny des rochers les traces ondoyantes,
Ny les piliers des saintz temples dorez,
Ny les palais de marbré elabourez,
Ny l'or encor', ny la perle tant clere,
Ny tout le beau, que possèdent les cieuxl,
Ny le plaisir pouroit plairé à mes yeulx,
Ne voyant point le Soleil, qui m'eclere.*

X C V I I .

*Qui a peu voir la matinale rose
D'une liqueur celesté emmiellée,
quand sa rougeur de blanc entremeslée
Sur le naïf de sa branche repopse :
Il aura veu incliner toute chose
A sa faueur : le pié ne l'a foulée,
La main encor' ne l'a point violée,
Et le troupeau aprocher d'elle n'ose.
Mais si elle est de sa tigé arrachée,
De son beau teint la frescheur deffechée
Pert la faueur des hommes, & des Dieux,
Helas ! on veult la mienne deuorer :
Et ie ne puis, que de loing, l'adorer
Par humbles vers (sans fruit) ingenieux.*

X C V I I I .

*S'il a dict vray, seiche pour moy l'ombrage
De l'arbre saint, ornement de mes vers.
Mon nom sans bruit erre par l'vniuers,
Pleuve surmoy du ciel tout la rage.*

*S'il a dict vray, de mes soupirs l'orage,
De cruaulté les durs rochers couuers,
De defespoir les abismes ouuers,
Et tout peril conspiré en mon naufrage.
S'il a menti, la blanche main d'yuoire
Ceigne mon front des fueilles, que i'honnore :
Les Astres soient les bornes de ma gloire.
Le ciel bening me decouure sa trace :
Voz deux beaux yeux, deux flambeaux que i'adore,
Guident ma nef au port de vostre grace.*

X C I X .

*O faulſe vieille ! ô fillé de l'Enuie,
Et de l'Amour, fille qui à ton pere
As enfanté dommagé, & vitupere,
En corrompant le miel de nostre vie.
O gehinne ! ô fleau de nostre fantafie,
Qui iufqu'en l'amé as ton cruel repere !
O le ſeul mal du bien, que l'on eſpere !
Faulſé aueuglée, inique Ialouſie.
Vent peſtilent, air infect qui apportes
La mort au coeur par plus de mile portes,
Sale harpie, oiſeau de triſte augure.
Tu es le mal, qui ne craint, ô ſuperbe !
Emplaſtré, vnguent, iuſt de raciné ou d'herbe,
Vers enchanté, ou magique figure.*

C .

*Vieille, qui prens de crainte nourriture
De faulx rapport & de legere foy,
Pourquoy fais-tu ſoudain que ie te voy,
Geler mon feu d'une triſte froidure ?
Si tu es donq' à mes plaiſirs ſi dure
Pourquoy viens-tu loger avecques moy ?
Va te noyer en ce fleuve d'emoy,
Fleuve infernal, ou le froid touſiours dure.
Au fond d'enfer va pleurer tes ennuiz*

*Parmy l'obscur des eternelles nuitz :
Pourquoy te plaist d'Amour le beau seiour ?
Si la clerté les ombres épouante,
Ose tu bien ô charongne puante !
Empoiffonner le serain de mon iour !*

C I .

*O que l'enfer etroitement enferre
Cet ennemy du doulx repos humain,
De qui premier la sacrilege main
Arracha l'or du ventre de la Terre !
Cetuy vraiment mena premier la guerre
Contre le ciel, ce fier, cet inhumain
Tua son perç, & son frere germain,
Et fut puni iustement du tonnerre.
O pesté ! ô monstre ! ô Dieu des malefices !
Par toy premier la cohorte des vices
Sortit du creux de la nuit plus profonde.
Par toy encor 's'en reuola d'icy
L'antique foy, & la iusticé außi
Auec 'l'Amour l'autre Soleil du monde.*

C I I .

*Des chiens veillants le long cry doloireux,
Le foing du guet, & la ferrée porte
La tour d'airein pouuoient rendre assez forte
Contre l'affault du nocturne amoureux.
Trop en estoit le fort auantureux
Mefm' à celui qui la vengeance porte,
S'il ne se fust de sa diuine sorte
Changé en or, ce metal malheureux.
C'est ce fier la, qui egalé aux campagnes
Les durs sommez des plus haultes montaignes
Plus foudroyant, que n'est le traict des cieulx.
Le fer, le feu, les grand's citez fermées,
Les haultz ramparts, & les bandes armées
Donnent passagé à l'or audacieux.*

C I I I .

*Mais quel hiuer feiche la verde fouche
Des faintz rameaux, ombrage de ma vie ?
Quel marbré encor ' marbre pafle d'enuie
Blefmift le teint de la vermeille bouche ?
Mais quele main, quele pillarde mouche
Rauift fes fleurs ? c'est toy fieure hardie,
Qui fais languir par vne maladie
Moy en mon amé, & Madamé en fa couche.
O toy, que meré, & maratré on appelle !
As-tu donc faict vne chose fi belle.
Pour la deffaire ? ô Dieu qui n'as point d'yeulx !
Si contre moy la Nature conspire,
Voire le ciel, la fortuné, & les Dieux,
Deffen au moins l'honneur de ton empire.*

C I I I I .

*O Citherée ! ô gloire paphienne !
Mere d'Amour, vien' piteufé à la belle,
Qui le fecours de tes Graces appelle,
Sainte, pudiqué, & chaste Cyprienne.
Soutien aufi, vierge Tritonienne,
De ton vieulx tigé vne branche nouuelle :
Toy, qui fortis de la faincte ceruelle,
Sage Pallas, Minerué Athenienne.
Oyez encor ' vous les deux yeulx du monde,
L'honneur iumeau de l'isle vagabonde,
Le iuste dueil de ce coeur gemiffant.
Ainfî la nuit tes baisers fauorife,
Chaste Diané : ainfî Parnaze priſe
Docte Phebus, ton laurier verdiffant.*

C V .

*Esprit diuin, que la troupe honorée
Du double mont admiré, en t'ecoutant
Cigne nouueau, qui voles en chantant
Du chault riuagé au froid hiperborée.*

*Si de ton bruit ma Liré enamourée
Ta gloiré encor' ne va point racontant,
I'aime, i'admiré, & adore pourtant
Le hault voler de ta plume dorée.
L'Arne superbé adore sur sa riue
Du saint Laurier la branche tousiours viue,
Et la Delié enfle ta Saone lente.
Mon Loiré aûsi, demydieu par mes vers,
Bruflé d'amour etent les braz ouuers
Au tigé heureux, qu'à ses riues ie plante.*

C V I .

*O noblé esprit des Graces allié,
Queta vertu, la Muse, & la Nature
Ont par destin, & non par auanture,
Auec le mien etroitement lié !
O de mon coeur la seconde moitié !
Si de ton feu quelque scintile dure,
Soulagé vn peu le torment que i'endure.
Me consolant d'excusé, ou de pitié.
Inspire moy les tant doulces fureurs,
Dont tu chantas celle fiere beauté,
Qui t'aueugla à semblables erreurs.
Ainsi d'Amour le feu puisse descendre
Pour amolir cet' humble cruauté,
En l'estommac de ta froide Cassendre.*

C V I I .

*Sus, fus mon amé, ouure l'oeil, & contemple
L'arc triomphal de l'amour supernel,
Qui pour lauer ton peché paternel
Porta le saix de ta perte si ample.
La, de pitié est le parfaict exemple :
Sus donc mes vers, d'un vol sempiternel
Portez mes voeux en son templé eternal,
Le coeur fidelé est de Dieu le saint temple.
S'il a serui pour rendre l'homme franc,*

*S'il a purgé mes pechez de son sang,
Et s'il est mort pour ma vie affeurer,
S'il a goûté l'amer de mes douleurs,
Prodigues yeulx, ne deuez-vous pleurer
D'auoir sans fruit dependu tant de pleurs ?*

C V I I I .

*O seigneur Dieu, qui pour l'humaine race
A esté seul de ton peré enuoyé !
Guide les pas de ce coeur deuoyé,
L'acheminant au sentier de ta grace.
Tu as premier du ciel ouuert la trace,
Par toy la mort à son dard etuyé,
Console donq' cet esprit ennuyé,
Que la douleur de mes pechez embrasse.
Vien, & le braz de ton secours apporte
A ma raison, qui n'est pas assez forte,
Vien eueiller ce mien esprit dormant.
D'un nouueau feu brusle moy iusq' à l'ame,
Tant que l'ardeur de ta celeste flamme
Face oublier de l'autre le torment.*

C I X .

*Pere du ciel si mil' & mil fois
Au gré du corps, qui mon desir conuie,
Or que ie suis au printemps de ma vie,
I'ay afferui & la plumé, & la voix,
Toy, qui du coeur les abismes congnois,
Ains que l'hiuer ait ma force rauie,
Fay moy brusler d'une celesté enuie
Pour mieux goûter la douceur de tes loix.
Las ! si tu fais comparoitre ma faulte
Au iugement de ta maiesté haulte,
Ou mes forfaitz me viendront accuser,
Qui me pourra deffendre de ton ire ?
Mon grand peché me veult condamner, Sire,
Mais ta bonté me peult bien excuser.*

C X .

*Dieu, qui changeant avec ' obscure mort
Ta bienheureusé, & immortelle vie,
Fus aux pecheurs prodigue de ta vie,
Pour les tirer de l'eternelle mort.
Celle pitié coupable de ta mort
Guide les paz de ma facheuse vie,
Tant, que par toy à plus ioyeuse vie,
Je foy' conduit du trauail de la mort.
N'auise point, ô Seigneur ! que ma vie
Se soit noyée aux ondes de la mort,
Qui me distrait d'une si doulce vie.
Oste la palmé a cet' inuiste mort,
Qui ia s'en va superbe de ma vie,
Et morte soit tousiours pour moy la mort.*

C X I .

*Voicy le iour, que l'eternel amant
Fist par sa mort viure sa bien aimée :
Qui telle mort au coeur n'a imprimée,
O seigneur Dieu ! est plus que dyamant.
Mais qui pourra sentir ce doulx torment,
Si l'ame n'est par l'amour enflammée ?
Soufle luy donc, pour la rendre allumée,
L'esprit diuin de ton feu vehement.
Pleurez mes yeulx, de sa mort la memoire,
Chantez mes vers, l'honneur de sa victoire,
Et toy mon coeur, fay luy son deu hommage.
O que mon Roy est inuincible, & fort !
O qu'il a faict grand gaing de son dommage !
Qui en mourant triomphe de la mort.*

C X I I .

*Dedans le clos de occultes Idées
Au grand troupeau des ames immortelles
Le Preuoyant à choisi les plus belles,
Pour estré à luy par luyesme guidées.*

*Lors peu à peu deuers le ciel guindées
Deffus l'engin de leurs diuines aeles
Vollent au feing des beautez eternelles,
Ou elle font de tout vicē emondées.
Le Iuste feul ses eleuz iustifie,
Les reanimē en leur premiere vie,
Et à son filz les faict quasi egaulx.
Si donq' le ciel est leur propre heritage,
Qui les pourra frauder de leur partage
Au poinct, qui est l'extreme de tous maulx ?*

C X I I I .

*Si nostre vie est moins qu'une iournée
En l'eternel, si l'an qui faict le tour,
Chasse noz iours fans espoir de retour,
Si perissablē est toute chose née,
Que songes-tu mon amē emprisonnée ?
Pourquoy te plaist l'obscur de nostre iour,
Si pour voler en vn plus cler seiour,
Tu as au dos l'aele bien empanée ?
La, est le bien que tout esprit desire,
La, le repos ou tout le monde aspire,
La, est l'amour, la le plaisir encore.
La, ô mon amē au plus hault ciel guidée !
Tu y pouras reconnoistre l'Idée
De la beauté, qu'en ce mondē i'adore.*

C X I I I I .

*Arriere, arriere ô mechant Populaire !
O que ie hay ce faulx peuplē ignorant !
Doctes esprits, fauorisez les vers,
Que veult chanter l'humble prestre des Muses.
Te plaise donc ma Roine, ma Déesse,
De ton sainct nom les immortalizer,
Auec' celuy qui au temple d'Amour
Baize les piez de ta diuinē image.
O toy, qui tiens le vol de mon esprit,*

*Aueuglè oiseau, deßilè vn peu tes yeux,
Pour mieulx tracer l'obscur chemin des nues.
Et vous mes vers deliures & legers,
Pour mieulx atteindrè aux celestes beautez,
Courez par l'air d'vnè aelè inusitée.*

C X V .

*De quel foleil, de quel diuin flambeau
Vint ton ardeur ? lequel des plus haulx Dieux
Pour te combler du parfaict de son mieulx
Du Vandomois te fist l'astre nouueau ?
Quel cigne encor' des cignes les plus beau
Te prêta l'aele ? & quel vent iusq' aux cieulx
Te balança le vol audacieux
Sans que la mer te fust large tombeau ?
De quel rocher vint l'eternelle source,
De quel torrent vint la superbe course,
De quele fleur vint le miel de tes vers ?
Montre le moy, qui te prise, & honnore :
Pour mieulx haulser la Plante qui i'adore,
Iusq' à l'egal des lauriers toufiours verds.*

COELO MVSA BEAT .

L A
MVSAGNOEOMACHIE.

S o v s l'oeil palle de la nuit
I'ay faict ma course premiere,
Frizant la mer, qui reluit
Sous la tremblante lumiere.

Ores l'epeffe fumiere
De l'Ocean monté aux cieux,
Je voy l'Astre pluuiieux,
Et la monstrueuse croupe
De la grand' marine troupe
Sus mateloz, en auant :
A la proüé, & à la poupe,
Armez vous contre le vent.
Scillé en son ventrè aboyant
Engoufre le couté destre
Et Caribde tournoyant
Occupe le flanc fenestre.
Vous, que Iupiter fist naitre,
Flambeaux amis de la nef,
Decouurez moy vostre chef.
Dessus les plus haultes cimes
Je voy sortir des abismes
Vnè Orque, pour m'abifmer
En son ventre plein de crimes,
Qui couue toute la mer.
Homere premier sonna
Et les raz, & les grenouilles,
Puis horriblé il entonna
Les phrigiennes depouilles.

*Dieu, qui en mon Loire mouilles
L'or de tes crespes cheueux,
Reçoy doucement les veux
De cetê auantragedie :
Afin qu'après ie dedie
Et aux Muses, & à toy
D'une trompette hardie
Les victoires de mon Roy.
Au milieu d'un val ombreux,
Sous une voûte ancienne
Gift un Antre tenebreux,
Ou la nuit Cymmerienne
Garde que Phebus ne vienne
Le percer iusqu'au dedens
Destraitz de ses yeux ardens
Lethe de la prent sa source,
Qui d'une endormante course
Sort du coeur d'un rocher vieux,
Feutrant d'une humide mouffe
Les pauoz obliuieux.
Le chant du coq reueillant,
Du chien la soingneuse cure
N'habite au lieu sommeillant,
Que le long Silence emmure :
L'oyé à l'eclatant murmure
N'est en ce clos obscurci.
La le Sommeil endurci
Tient l'Ignorance embrassée :
Que la Terre couroussée
D'un estommact verd de fiel
Avec' Enceladé, & Cée
Vomit encontre le ciel.
Commé un lion s'elancant,
Ellé a deux leures tortues.
Commé un asne balançant
Deux grand's oreilles pointues.*

*Ses pates de poil vestues,
Qui trainent ses membres lourds,
Imitent le pas d'un ours.
Vne chair de sang mouillée
Enfle sa pense touillée.
Puis veautrant son pesant corps,
Comme vne taupée aveuglée,
Souleue le museau tors.*

*Maint sceptre victorieux,
Et mainte couronne sainte,
Maint chapeau laborieux,
Et mainte vesture ceinte
Toute diuersément peinte
Ornoit le Monstre bideux,
Alors que tout depiteux
Montroit à la terre plaine
De son arrogance vaine,
Avoir la clef en ses mains
Du loyer, & de la peine
Des miserables humains.*

*Vous qui les fables contez,
Ne decriuez plus Antée,
Ny les fiers cheuaux dontez,
Ny l'amée en trois corps entée,
Ny le porc Eriniantée,
Ny le lion Nemeau,
Ny le serpent Lernean,
Ny la puante Chimere,
Ny Meduse, ny Cerbere,
Qui furent moins contrefaictz
Que ce Monstre, qui est pere
Des plus horribles forfaictz.*

*La Fraudée, & le faulx conseil,
Et la Discorde fuyue
D'Ambition, & d'Orgueil,
Boureaux de l'humaine vie,*

*La calumnieufé Enuie,
La Cruauté, qui consent
Au fant du peuplè innocent,
La bladiſſante Malice,
La miſerable Auarice,
Les peu durables plaiſirs,
Et l'Oiſiueté, nourice
Des impudiques deſirs,
Les longs tragiques regrez,
La mort en l'amé imprimée,
Et des maulx iadis ſecrez
La bande mal enfermée,
C'est la furieufé armée,
Qui ſaccageant l'vniuers
Par tant d'alarmes diuers,
Par fer, par flamme, par mine
Nostre bonheur exterminé,
Sous le Monſtre dereglé
Par la vengeance diuine
A ſon malheur aueuglé.*

*F R A N C O I S premier le chaſſa
Par la campagne de France,
Et l'eſtommac luy paſſa
D'vnè ineuitable lance.*

*Voyci H E N R Y , qui s'auance,
Qui d'vn fer etincelant
Le chef luy va martelant.*

C A T A R I N E , & M A R G V E R I T E

*Chacune d'elles irrite
La beſté du dos, & au flane,
Qui d'vnè haleine depite
Vomiſt vn fleuve de ſang.*

*Ie voy le royal enfant,
Que tant de gracé enuironne,
Qui d'vn Laurier triomphant
Deſia ſe couronne.*

*Voicy, commē il eperonne
Sa iuuenile vertu
Deffus le Monstre abatū.
Voicy l'honneur de l'Eglise,
Voicy Chatillon, & Guyse,
Et qui toucha de sa main,
À la couronne promise
Du saint college Romain.
Voicy l'arbre plantureux,
La iuste equité congneue
De l'Oliuier bienheureux.
Voicy la vertu chenuē
Du seing de Pallas venue,
Mascon, dont la docte voix
Sucre l'oreille des Rois.
Voicy Montluc, qui arriue,
Laiissant l'Ecoffoise riue.
Pitho, qui le composa
D'une humeur persuasive
Sa docte langue arrousa.
La sagedocte Chiron
D'une mammelle fertile
Alaictē dans son giron
Leicune françois Achille.
C'est Danaïse, qui distile
Vne celeste liqueur
Abreuuant le ieune coeur,
Qui d'une genereuse ire
Defia (ce semble) desirer
Manier sous vn Phenix
Les armes, & de la Lire
Les sons en douceur finiz.
Ie voy le Palais royal,
Des Parlements l'excellence,
Ou d'un contrepoix loyal
Les saintes loix on balance.*

*La superbe violence
Du Monstré ennemi de Dieu
N'habite point en ce lieu.
La le protrait on contemple
Du vieil Senat, & l'exemple
Du iugement, qui estoit
Ou iadis dedens son temple
La sage vierg  habitoit.
Comme du present des Grecs
Sur la sommeillante Troie
Tomboient les Soudars secr s
Ardens   la riche proie :
La faueur des Dieux ottroie,
Que la royale cité
Enfant  vn peupl  incité
Des neuf pucelles ensemble.
C'est toy, Paris, ou s'assemble
La fleur des Grecs, & Latins
Sur l'Ignorance qui tremble
Parmi ses riches butins.
Les Scadrons auantureux
Des abeilles fremissantes
Forment leur miel sauoureux
Des fleurs sans ordre naissantes
Par les plaines verdissantes.
Tel est le vol de mes vers,
Qui portent ces noms diuers,
Discourant parmi le monde
D'une trace vagabonde.
Mais rien choisir ie ne puis
Au grand thesor, qui m'abonde,
Tant riche pauure ie suis
Le grand visage des cieux
Quand le char de la nuit erre,
Ne rit avecques tant d'yeux
A la face de la terre.*

*Et l'Index riche n'enferre
Tant de perles, & thefors,
Que la France dans son corps
Cache d'enfans poëtiques :
Qui en sonnez, & cantiques,
Qui en tragiques sangloz
Font reuiure les antiques
Au seing de la mort enclos.
Carlè', Heröet, Saint Gelais,
Les trois fauoriz des Graces,
L'vtilédoux Rabelais,
Et toy Bouiu, qui embrasses
Suiuant les royales traces
L'heur, la faueur, & le nom
De Pallas, & de lunon.
Sceue, dont la gloire noüe
En la Saone, qui te loüe
Doctè aux doctes eclerci,
Salel, que la France auoüe
L'autre gloire de Querci.
Peletier laborieux
En tes poëtiques œuvres,
Et Martin industrieux
Qui fidelement decœuvres,
L'art des antiques manœuvres,
Ne laissez, diuins esprits,
Vostre labeur entrepris.
Voicy Maclou, qui accorde
Le fer, le feu, la Discorde
D'un pouce non endormi,
Foudroyant dessus sa corde
L'Anglois, iadis ennemi.
Venez l'honneur Loudunois,
Et ceux, qui mon Loire prise,
Lyon, & le Masconnois,
Et Tholose bien apprise.*

*Paris chef de l'entreprise
Faict son enseigné ondoyer
Pour l'ennemi foudroyer.
Sus donq, diuine cohorte,
Qu'on ouure la double porte
Du mont, qui se fend en deux,
Afin que la guerre forte
Dessus le Monstre hideux.
Je voy luire trois flambeaux,
De Phebus heureux augure,
Qui tremblent ardens, & beaux
Au front de la nuit obscure.
A voir leur belle figure,
Je preuoy le grand Baïf
En ces trois encores vif
Sous nostre Dorat, qui dore
Ses vers, que Parafé adore,
Dont l'art bien elabouré
De l'or de Saturné encore
A ce Siecle redoré.
Qui est celui, qui du chef
Hurte le front des etoiles ?
Qui les aeles de sa nef
Empenne de riches toiles ?
Le vent, mary de ses voiles
Parmi les floz etrangers
Iusqu'au ventre des dangers
Le hausse, le baiffé, & brouille.
A voir sa riche depouille,
C'est le Pindare François,
Qui de Thebé, & de la Pouille
Enrichist le Vandomois.
Il est temps de deplacer.
Sus ma Muse, la derniere,
Ores il fault delacer
Vostre course prisonniere.*

*Et legerement coulant
Sur le chariot roulant
Gaingnez quelque peu d'espace.
Ores n'est temps, que l'on face
Vn trotier, & menu train,
Ou que des cheuaux l'audace
Demeure serue du frein.*

*Le docte luc tant vanté,
Qui la mort de l'Ignorance
Parmi Loudun a chanté,
Voire par toute la France,
Me veult donner assurance
De lâcher par l'vniuers
Les traiz de mes petis vers.
Qui de cete Lire mienne
D'une cordé horacienne
Encourageant les deux sons,
A bien daigné sur la sienne
Refredonner mes chansons.*

*Vous, de qui le front sçauant
Des saintz rameaux de fait digne,
Venez tonner bien auant
Dedans la torte buccine
La voix de l'horrible signe,
Et vous les scadrons vaillans
Pour les Muses bataillans,
Hurtez le depiteux Monstre,
Qui frissonne à la rencontre
De vostre superbé effort,
Et en son visage montre
Le pale teint de la mort.*

*Du metal il s'armé encor'.
Dont on sonne les alarmes.
D'un acier engraué d'or
Vulcan fist voz belles armes.
Mais (ô la fleur des gendarmes)*

*Vous ne les changerez pas,
Commé au milieu des combas
Fist au plus ruzé Titide
Le malcault Antenoride.
Cent fois la valeur d'un beuf
L'armoit, & du Danaïde
Les armes en valoient neuf.
Iupiter nous a donné
La terre, pour heritage :
Et a le ciel ordonné
Aux immortelz en partage.
La, de tout sexé, & tout age
Il compasse tous les faictz.
Ses iugemens font parfaictz.
Sa foudre lenté a la peine
De l'Ignorancé inhumaine
Porte la mort, & l'enfer.
Les Dieux ont les piez de laine,
Mais ilz ont les piez de laine,
Je voy tomber d'un hault vol
La guerrieré Athenienne
Portant pendué à son col
La targe Gorgonienne.
C'est la grand' Tritonienne,
Qui va sa haché elançant.
Sur son tymbre menassant
Ondoye vne flammé obscure.
Sus Muses, ma douce cure,
Venez les Monstré affolér.
Du couté du bon augure
I'ay veu deux Cignes voler.
Qui est celuy, qui l'air fend
Au balancer des aisselles ?
Porté sur le dos du vent,
Qu'il eperonne des aeles*

*De ses deux plantes ifnelles ?
A voir son chapeau doré,
Et le pourpre coloré
De sa cappe d'or semée,
A voir sa verge charmée,
C'est l'oiseau Cyllenien,
Auancoureur de l'armée
Du saint coeur Aonie ...[illisible].*

*Le Dieu qui ses longs trauaux
Au vieil seing de Thetis baigne,
Faict galloper ses cheuaux
Par la celeste campagne.
Dessous la bride compaignie
Ilz sont sortiz de la mer
Epoinçonnez d'abismer
La fiere beste vilaine.
Leur feu uomissanté halaine
Resouflé vn brazier d'horreur
Dedans ma poitrine pleine
D'une indomtable fureur.*

*Iö Pæan, defferrez
Mile traitz d'une secouffe,
Et ce Pithou enferrez
Dedans sa poitrine rouffe.
I'en ay cent dedans ma trouffe
Des moins rebouchez de tous :
Pour l'enfoncer de leurs coups
Au chef, au ventrè, à l'aisselle.
Vne tragique pucelle
Pour eux vn arc me tendi ...[illisible]
De l'homicide fiscelle,
Dont Lycambe se pendit.*

*Allez filles de la nuit,
De longs serpens cheuelues,
Suiuez le Monstre, qui fuit*

*Sur ses grand's pates velues.
De cent couleuvres elues
Deffus vostré horrible front
Glacez-luy le col en ront :
Et pleuant en son courage
De crainte, d'horreur, de rage
Vne bouillante liqueur,
De vostre plus grand orage
Tempestez luy dans le coeur.
Le sepulchre des Gëans,
Et vous, traiz de la tempeste,
De l'horrible main chëans,
Elancez vous sur la teste
De la sacrilege Beste.
I'oy les gros soupirs ardens.
Enceladé est la dedens,
Qui anime de sa gorge
La Ciclopienne forge.
Je voy cent braz poudroicz,
Je voy le feu, qui regorge
Des estommacz foudroicz,
Le Monstré aux piez de serpent,
Qui d'vné equailleuse trace
Le long des cuiffes luy pent,
Et le ventre luy embrasse.
Bien trois cens de cete race
Les montaignes asssemblans
Les Astres de peur tremblans
D'enhault voulurent decoudre :
Et pour le ciel mettré en poudre
D'vn epoüantable coeur
Fairé au prince de la foudre
Sentir les loix du vainqueur.
Par la grand' lice des cieux
La troupé aux aeles humides
Des freres fedicieux*

*Contrecourt à longues brides.
Or par les carrieres vides
Porte l'hiuer, & la nuit,
D'un cours, uqi en vain se fuit,
Voltigeant a bride ronde.
Or 'fous la voûte du monde
Eloche d'un dos puissant
De son estable profonde
Le fondement gemissant.
Qui court le ciel accrocher,
Qui arrache les montaignes,
Qui la teste d'un rocher
Dardé à trauers les campagnes,
Qui fuit, qui fuit les enseignes,
Voicy le pere des Dieux,
Qui vole victorieux
Sur son Aigle magnanime.
Voilecy, commé il anime
Les bandes du ciel, qui vont
La, ou plus fort s'enuenime
L'affault, que les Gëans font.
Les poinctes de feu errant's
Or à longues halénées
Or à longs yeux eclerans
Dans les nües etonnées
Leurs grand's voix ont entonnées :
Et la fureur, qui descent
D'un trait, qui le souffre fent,
Les montaignes emmoncelle.
La terre beänt fous elle
Les enfers ne cache pas.
Deffous la clerté nouuelle
Les ombres tremblent la bas.
Ia le treffuant Ailas
Anhele deffous sa charge.
Voicy Belloné, & Pallas*

*Quasi sur l'extreme marge.
La Medusienne targe
S'opposé au cruel effort.
Voicy Mars, voicy la Mort,
Qui par les grand's bandes erre.
Voicy la fin de la guerre,
Voicy les Dieux triomphans,
Et voicy la triste Terre
Couuerte de ses enfans.
Dieu en Cirené adoré,
Ceint de branche verdissante,
Marié vn archet doré
Avec la corde puissante
De ma Lire menaçante.
Sur les aeles de ton nom
Guinde bien hault le renom
De la guerre commencée
Par moy l'Angeuin Alcée,
Suiuant les scadrons diuers,
Qui l'Ignorancé ont chassée
Par la foudre de leurs vers.
A quatre Courfiers volans,
Dont la blancheur derobée
Decouure dessus leurs flancs
La nege de frais tombée,
Vostre charette courbée
Attelez, diuin troupeau,
L'honneur du double coupeau :
Et pour celebrer la feste,
Portant voz armez en teste
De couronnes etophez,
De vostré heureuse conquete
Heureusement triomphez.
Je veux vn arc eleuer
Sur deux colonnes doriques,
Pour vostre gloiré y grauer*

*En cent moulures antiques.
La, diront mille cantiques
Les ieunes, qui ont choisi
Le thesor presque moisi
De la vieille Poësie,
D'unè honneste ialousie
Enflammez par la saueur,
Qui distilè en l'Ambrosie
De la royale saueur.*

*En ton nectar adouci
Musè, enyure ton eponge,
Pour defaigrir le souci,
Qui la poitrine me ronge.
Retien l'ame qui se plonge
Au goufre tempestueux
Du Palais tumultueux.
Encre icy ma nef captiue,
Affin que dessus ta riue
Dedans ton templè immortel
Des rameaux de mon O L I V E
I'encourtine ton autel.*

C O E L O M V S A B E A T .

A S A L M O N M A C R I N

SVR LA MORT DE
fa Gelonis.

T O V T ce, qui prent naissance,
Est perissable aussi.
L'indomtable puissance
Du sort, le veult ainsi.

*Les fleurs, & la peinture
De la ieune saison
Montrent de la Nature
L'inconstante raison.*

*La roze iournaliere
Mefure son vermeil
A l'ardente carriere
Du renaissant soleil.*

*La beauté composée
Pour fletrir quelque fois,
Ressemble à la rosée,
Qui tombe au plus doux mois.*

*La grace, & la faconde,
Et la force du corps
De Nature feconde
Sont les riches thesors.*

*Mais il fault que lon meure,
Et l'homme ne peult pas
Tarder de demyheure
Le ieur de son trepas.*

*Ou est l'honneur de Grece,
L'epouse au fin Gregeois,
Et la chaste Lucrece,*

*Baniffement des Rois ?
L'aveuglé archer furmonte
Les hommes, & les Dieux :
Et la Chasteté domte
L'Amour audacieux.*

*La Parque depiteuse
De voir l'honnesteté,
De sa dextré hideuse
Domte la Chasteté.*

*Et puis la Renommée
Par le diuin effort
D'une plumé animée
Triomphe de la Mort.*

*La Renommée encore
Tombé en l'obscur seiour,
Le Temps, qui tout deuore,
La furmonté à son tour.*

*L'An, qui en foy retourne,
Court en infinité.
Rien ferme ne seiourne,
Que la Diuinité.*

*La constancé immuable
De ta douce moitié,
Sa chasteté louable,
Son ardenté amitié,*

*O Macrin ! n'ont eu force
Contre la fiere Loy,
Qui a faict le diuorce
De ta femme, & de toy.*

*La Mort blefme d'enuie
En la venant faisir,
A troublé de ta vie
Le plus heureux plaisir.*

*Si as-tu la vengeance
En ta main, bien à poinct,
Pour donner allegence*

*A l'ennuy qui te poingt.
Commandé à la Memoire,
Espendré en l'vniuers
De Gelonis la gloire,
Ornement de tes vers.
L'ambicieuse pompe
Du funebre appareil
Si bien que toy, ne trompe
L'obliuieux Sommeil.
Quand la douleur trop forte
D'vné amoureuse erreur
Voudroit fermer la porte
A ta douce fureur,
Ma Muse, ta voisine
Deffendra que l'oubli
Du bruit ne s'enfaïsine,
Que tu as ennobli.
Si ton amour expresse
N'a sauué Gelonis,
L'amoureuse Déesse
Perdit bien Adonis.
Sus donc, & qu'on effuye
Les pleurs & le souci,
Le beau temps, & la pluye
S'entresuyuent ainsi.
Celuy, qui bien accorde
De la Lire le son,
Cherche plus d'une corde,
Et plus d'une chanson.
Cuydes-tu par ta plainte
Souleuer vn tombeau,
Et d'une vié eteinte
R'allumer le flambeau ?
Ton dueil peu secourable
Ne defaigrira pas
Le Iugé inexorable,*

*Qui prefide la bas.
La harpe tracienne,
Qui commandoit aux bois,
Aufi bien que la tienne
Lamenta quelque fois.
Son pitoyablé office
Aux enfers penetra,
Ou fa cheré Euridice
En vain ellé impetra.
Macrin, ta douce Lire,
La mignonne des Dieux,
Ne peult furmonte l'ire
Du fort iniurieux.
Il fauli, que chacun paffe
En l'eternelle nuit,
La Mort, qui nous menaffe,
Comme l'ombre, nous fuit.
Le Temps qui toufiours vire,
Riant de noz ennuiz,
Bande fon arc qui tire
Et noz iours, & noz nuiz.
Ses fleches empennées
De Siecles reuoluz
Emportent noz années,
Qui ne retournent plus.
N'auance donc le terme
De tes iours limitez.
La vertu, qui eft ferme
Fuit les extremitez.
Trop, & trop toft la Parque
T'enuoir a prifonnier
Dedans l'auare Braque
Du vieillard Nautonnier.
Adonc ira ton âme
Sa moitié retrouver,
Pour ta premiere flâme*

*Encores éprouver.
L'Amour ta douce peine,
T'ouvrira le pourpris,
Ou la Mort guidé, & meine
Les amoureux esprits.
La, sous le saint ombrage
Des Myrtes verdoyans
S'apaisera l'orage
De tes yeux larmoyans.*

DESCRIPTION DE LA

Corne d'Abondance présentée

à vne

M O M M E R I E .

A C H E L O Y S cet amoureux fleuve,
Se faisant Taureau mugissant,
Contré Hercule au cōbat se treuve,
Mais à son dam il fist epreuve
De l'ennemy le plus puissant.
De cornes sa testē embellie
De l'vne eut le front defarmé.
Les Naiades l'ont recueillie,
Et des plus beaux thefors remplie,
Dont le cours de l'an soit semé.
La sont les vermeillettes rofes,
Des lys la royalle blancheur,
La les oeillez, la sont enclofes
Mile marguerites declofes
A la matinal frescheur.
Le est la pomme colorée,
La est le citron verdissant,
La l'oliue tant honorée,
La l'orange iaune dorée,
La le beau grenad rougissant.
La riche pommē enluminée,
Prix de la plus belle des trois,
De ce Cor soit exterminée.
Trop dure fut sa destinée,
Qui fut la mort de tant de Rois.
Celles, par qui la Cyprienne
D'Atalante tarda le cours,

*Soient dedans cete corne mienne,
Et facę Amour, qu'il m'en auienne
Contre vous semblable secours.
Ces fleurs ie voię à la plus belle.
Mon oeil la void, mon coeur la sent :
Mais ie ne diray le nom d'elle,
Chacune se peult iuger telle,
Puis qu'à toutes i'en fay present.
De milę autres icy cachées
Les champs de Cypre sont fourniz.
Pour vous y furent arrachées
Celles, qui sont du sang tachées
D'Hyacint', Narcissę, Adonis.
Venus, qui congnoist voz merites,
En son verger les fist cuillir
Par les mains de ses trois Carites :
Ses faueurs ne sont pas petites,
Veillez en grę les recueillir.
La riche corne florissante
Ie la comparę à voz valeurs.
La fleur des ans est perissante,
Et puis la saison rauissante
Palist les vermeilles couleurs.
Les fruitz, qui les beautez nourrissent,
Ne laissez en l'arbre seicher.
Cuillir les fault, quād ilz meurissent,
Außi sans meurir ilā flétrissent,
S'on les veult trop verds arracher.*

A V X D A M E S

Angeuines.

P *L V M E* , qui as d'un^e ael^e inusitée
Depuis deux ans la france visitée
Chantant des Rois les louanges à
gré,
Et l'arbre saint à Minerue sacré :
Baïsse ton vol, razant la fresche riue
Ou pres d'Angers le cours de Mein^e arriue.
Va saluer d'un son melodieux
De mon Aniou les domestiques Dieux,
Qui m'ont jouuent de leurs manoirs sauuages
On y chanter sur les prochains riuaiges
Le nom, qu'Amour de ma force vainqueur
A crigé pour trophée en mon coeur.
Ne cherche point la tourbe murmurante
Des professeurs de sageff^e ignorante,
Mon nom aussi par la France loué
Ne quiert le bruit du Palais enroue
Ne le sourcil trop superb^e, & feure
Qui le pouuoir des Muses ne reuere.
Le docte Dieu, qui inspiré en mon coeur
Du saint ruisseau la feconde liqueur
Mon sort fatal, & mon Dieu domestique,
Qui m'a voué au labeur poétique,
Sçachant combien i'y prenoy' de faueur,
M'ont destiné à plus douce faueur.
Va plume donc, voir les troupes diuines
Des Demydieux, & Nymphes Angeuines,
Ou ie feray (peult estre) bien receu

*Par ton moyen, quand la France aura sceu
Que leur hault bruit ie fay sonner à Loire,
Qui ay chanté des grands Princes la gloire.
Des enuieux les plumes de corbeau
Ont mis l'honneur des Dames au tombeau
Sentant combien les graces feminines
Seroient en prix, si les plumes benignes
Les oppoioient au tiltré ambicieux,
Dont nostre nom s'eleue iusq' aux cieux.
De Cigne donc la mienne blanchissante
Soit à leur los ses aeles flechissante,
Mienne ie dy, qui au dedans du corps
Suis aussi blanc, que le Cigne dehors.
Aussi le Dieu, qui ma fureur allume,
Me fist iadis present de cete plume.
Les doctes sœurs qui parmi l'univers
Feront voler vostre nom par mes vers,
Tant que viuray, Dames bien fortunées,
Seront par moy pour vous importunées :
Qui feray bien, si t'en vieux prendre emoy
Viure deux fois ensemble vous & moy.
Si vous eussiez de l'onde obliuieuse
Tiré voz noms, que la Parque enuieuse,
Et noz ecriz y ont faict deualer,
Quel bruit pouroit au vostre s'egaler ?
Toute vertu des Graces ignorée
N'est longuement entre nous honorée.
Mais maintenant ie voy le temps changer,
Qui vous souloit sous sa force ranger
Puis que desia commencent à vous plaire
Les doctes vers, vous n'aurez plus à faire
Pour voz honneurs rendre à iamais viuans
Demandier la main des ecriuans.*

IMITATION DE L'ODE LA-
TINE DE IAN DORAT.

SVR LA MORT DE LA
Roine de Nauarre.

C O M M E en un char, qui bruloit,
Rauï parmi l'air liquide
Le grand prophete voloït,
Et commandant à la bride
Des cheuaux audacieux,
D'une main etincelante
Guidoit leur trace brulante
Par la carriere des cieux.
Quand du vieil feing foudroyant,
Aux braz du ieune prophete
La robé en l'air ondoyant
Tomba d'une longue traite,
Qui sembloït aux regardans
Etinceler par derriere
Vne brillante lumiere
A pointes de traiz ardens.
Commé au ferein d'une nuit
De mille feux couronnée
De loing quelquefois treluit
Vne étoilé epoinçonnée,
Qui coulè, ou semble couler,
Et trainant apres sa fuite
De fillons vne grand' fuite
Court par la vague de l'air.
Ainsi, ayant depouillé

*De sa forme corporelle
Le manteau iadis souillé
D'une tache naturelle,
Marguerite delaiſſa
Ce vieil fardeau tant moleſte,
Et aux ronds du feu celeſte
Plus alaigre ſe haulſa.
L'eſprit du corps deuoiſé,
Et net des terreſtres boües
Juſque au ciel étoilé
Vola deſſus quatre roües :
La foy, l'eſperancé auſſi,
La charité tant priſſée,
Et celle, que n'a briſſée
L'effort du cruel ſouci.
Sur ces couples bien appris
Parmi la celeſte trace
Au ranc des heureux eſpris
Ellé alla prendre ſa place,
La, ou Roiné elle ſe void
D'un monde plus grand, & ferme
Que n'étoit le petit terme,
Que ſon Nauarrois auoit.*

*CONTRE LES EN-
VIEUX POETES.*

*A PIERRE DE
Ronfard.*

***L'** O R n'est point si precieux,
Si ferme n'est point encore
Le metal audacieux,
Qui tous ses freres
deuore,*

*Commé vn vers, qui nous honnore.
Les vers sont plus doux que miel.
Les vers sont enfans du ciel
Heureux, qui par vn Homere
A domté la mort amere.
Heureux, qui pour guidé ont eu
La louange, qui est mere,
Et fille de la vertu.
Mais cete louangé encor'
Fille des Dieux auoüable
Passe l'indique thesor,
Venant d'un loüeur loüable.
C'est vn bruuagé amiable,
Plus deux que celui des cieux,
Pour mettre du ranc des Dieux
L'âme digne de le boire :
Et pour grauer vne gloire
Au marbre du firmament
Ferrement de la Memoire
Plus dur que le diamant.*

Heureux vous estes mes vers,
Heureuse tu es ma Lire,
Que deux pöetes diuers
Daignent pour suiect elire.
Pour tes louanges ecrire
Soucelle d'un arc diuin
Tire par l'air Angeuin
Vn trait François, & Patriere
En courant, laisse derriere
Les mieux empennez esprits,
Qui volent par la carriere
Des vieux Romains bien appris.
Par leurs vers laborieux,
Brulans de voir la lumiere
Nostre Loire glorieux
Enfle sa course premiere.
Sa trace non coutumiere
Sous la bride de ma voix
Se ioint au Loir Vandomois,
Qui s'egalé au Roy des fleuves.
L'O L I V E , & ses branches neuues
Puissent ainsi desormais
Marier aux forestz veuues
Mon renom pour tout iamais.
La Nature, & les Dieux font
Les architectes de hômes.
Ces deux (ô Ronfard) nous ont
Bâtiz de mesmes atômes.
Or cessent donques les Mômes
De mordre les ecriz miens,
Puis qu'ilz sont freres des tiens,
Que les plus haux dieux admirent.
Si deux bons archers aspirent
Ficher leur traitz au milieu
Du blanc, bien fouuent ilz tirent
Tous deux en vn mesme lieu.

*Peletier me fist premier
Voir l'Ode, dont tu es prince,
Ouurage non coutumier
Aux mains de nostre prouince.
Le ciel voulut que i'apprinse
A le rapoter ainsi,
A toy me ioignant aussi,
Qui cheminois par la trace
De nostre commun Horace,
Dont vn Demon bien appris
Les traitz, la douceur, la grace
Graua dedans tes espriz.
La France n'auoit qui peust,
Que toy, remonter de chordes
De la Lire le vieil fust,
Ou brauement tu accordes
Les douces Thebaines Odes.
Et humblement ie chantay
L'O L I V E , dont ie plantay
Les immortelles racines.
Par moy les Graces diuines
Ont faict sonner assez bien
Sur les riues Angeuines
Le Sonnet Italien :
Dont le branlé industrieux,
Et la pesante mesure
De ses piez laborieux,
Qui ne vont à l'auanture
Par les champs, dont la peinture
Dyapre ces belles fleurs,
N'entendent point les valeurs,
Que la Lire babillarde
Te fredonne plus gaillarde
Ores hault, & ores bas
Sur sa chorde fretillarde
A la cadence des pas.*

*Le nourisson abreuué
Du laict de la douce Muse
Filz des Dieux est approuué,
Et Apollon, qui s'amuse
A l'enseigner, ne refuse
Le marier aux neuf Sœurs,
Dont tu goûtois les douceurs
Lors que la ieunesse tendre,
Qui de foy ne peut étendre
Ses foibles membres au cours,
En vain me faisoit attendre
Orphelin de vray secours.*

*Voila comment le bonheur
De ceulx, que la Muse estime,
S'enuolè au Palais d'honneur :
Mais l'Enuie, qui se lime
De voir la vertu sublime,
Dedans son pasle manoir
Plâtré de sang verd, & noir
Guigne de trauers les œuvres
Des ingenieux maneuures,
Et regorge tout expres
Le noir venin des couleures,
Pour le remacher apres.*

*Qui le matin vilageois
A veu tombé sous la force
Du genereux doguè Anglois,
Il a veu, commè il s'efforce
En vain d'une longue entorce
Sous le mors entrelaßé.
Il a le dos herißé
Parmi sa dent venimeuse
Coulé vne bauè ecumeuse :
Et horriblement grinçant
Degorge sa voix fumeuse
D'un oeil de feu rougissant.*

Telz sotn les chiens animez,
Qui loing de Parnasé abondent.
Qui d'abois enuenimez
Aux saintes pucelles grondent.
Mais comme la negé ilz fondent
Aux raiz de ce Dieu sçauant,
Qui a poußé bien auant
Son chef sur nostré hemisphere :
Malgré la nuit, qui espere
Sortant de son noir feiour
Rebander (ô vitupere)
Les yeux de nostre beau iour.
I'oy le combat ancien
Du Cornet contre la Lire
Du Prince musicien,
Qui a d'un iuste martire
Puni le vaincu Satyre,
Las ! qui en vain se repent
Voyant sa peau, qui luy pent.
Je voy ses entrailles viues,
Ses nerfz, ses venes craintiues
Découuertes treffaillir :
Je voy dieux herbeuses riues
De l'eau de ses yeux saillir.
Je voy plus de cent ruisseaux
Colez de fangé, & de bourbe,
Enfans des horribles eaux
Du grand fleuue neu'foi'courbe
Au tour de la noire tourbe.
Ilz ne pauent en coulant
Leur fond de sable roulant.
Des herbes est leur ceinture,
Dont forcerent la Nature,
Les deux filles du Soleil :
Leurs ondes font la teinture
De l'obliuieux Sommeil.

*Mais les fleuves débordent,
Qui du saint Parnasse fourdent,
Courent à flots débridés,
Qui les campagnes effourdent.
Ores leurs fers braz deffouillent
Leurs ponts, écluses, & ports,
Qui fertilisent leurs bords
De mille palmes gainnées.
Ores de fleurs couronnées,
Et d'un mesme enfantement
Avecques l'Aurore nées
Se bornent plus lentement.*

*Volez bienheureux oiseaux,
Messagers de la victoire,
Sur les éternelles eaux
Des filles de la Mémoire.
Je voy venir la gent noire.
Mille corbeaux enuieux,
Qui du bord obliuieux,
Et des chaulx riuages mores
Icy reuolans encores,
Troublent d'un son éclattant
Les nouveaux Cignes, qui ores
Par la France vont chantant.*

*Qu'on lâche l'etomisseur,
Qui lentement par l'air nâge,
Sur ce milan rauisseur.
Il a laissé le carnage,
Il a haussé le plumage.
Sus fauconnier, delongez
Les sacres encouragez,
Qui volent à tire d'aile.
Voyez la guerre cruelle.
Voyez l'importun assaut.
Voyez rouler pestemesle
Et sacré, & milan d'enhault.*

*I'oy la babillarde voix
De la Pié iniurieuse,
Qui s'est sauuée en ce bois.
C'est la race furieuse,
Qui iadis trop curieuse
D'egaler ses facheux fons
O Muses ! à voz chansons,
Prist cete nouuelle forme,
Temoing de sa faulté enorme,
Demeurant tousiours apres
Et depiteusé, & difforme,
Et iniure des forestz.
Voiray-ie point dépouiller
La grand' troupe deloyale,
Qui du bec osoit souiller
La belle fleur liliale ?
Ie voy la Nymphé royale,
Qui les éparpille tous,
Et d'un son heureux, & doux
Reclame la bande blanche.
C'est la M A R G V E R I T E franche
Promisè aux Astres luyfans,
Si la Parque ne me tranche
Le fil de mes ieunes ans.
D'ou vient ce plumâgé blanc,
Qui ma forme premieré emble ?
Desiai l'un, & l'autre flanc
Dessous vnè aele me tremble.
Nouveau Cigne, ce me semble,
Ie remply l'air de mes criz.
Mes aeles font mes ecriz,
Et ie porte par le monde
La memoire vagabonde
De mon Prince non pareil
Des l'Aurore, iusq'à l'onde,
Ou se baigne le Soleil.*

COELO MVSA BEAT.

*A PARIS,
Imprimé pour Gilles Corrozet, &
Arnoul l'Angelier libraires, par
Mauric Menier imprimeur.*

M . D . L .

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Danÿa
- Phe-bot
- DSV
- Zyephyrus
- Philonicien
- Ernest-Mtl
- Yann
- Tambuccoriel
- Hsarrazin
- Phe
- Marc
- MarcBot

- Darkebene
- Levana Taylor
- Enmerkar
- EijiroSaito
- YannBot
- Favete linguistis
- Kipmaster
- Sapcal22
- *j*jac
- Acélan
- ThomasV
- Le ciel est par dessus le toit

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)